



**Le début du feuilleton
de Wajdi Mouawad**

ReLations

société politique religion

NUMÉRO 671
septembre 2001

La sexualité interdite?

Nouer le corps
et la parole

Le sommeil
des repus

Si l'Église cessait
d'interdire...



ARTISTE INVITÉ : LINO

Faut-il un parti féministe?

Esquisses de la vie religieuse

4,95 \$



NUMÉRO 671, septembre 2001

4 actualités

HORIZONS

- 9 PIS TOÉ, PAPE?
FERNAND JUTRAS

aiLLeurs

- 24 LE SOURIRE DU CAVALIERE
VÉRONIQUE DASSAS

CONTROVERSE

- 26 FAUT-IL UN PARTI FÉMINISTE?
MARIE-FRANCE BENOIT ET CAROLE LANOVILLE

regard

- 28 LE MAL POLITIQUE
ANDRÉ CORTEN
- 32 ESQUISSES DE LA VIE RELIGIEUSE
RAPHAËLLE DE GROOT

31 en bref

feuilletON

- 36 ARCHITECTURE D'UN MARCHEUR (1)
WAJDI MOUAWAD

38 muLtimédias

40 Livres

COUVERTURE : LINO, *L'ENTONNOIR*, 2001

DOSSIER

10 LA SEXUALITÉ INTERDITE?

La sexualité a longtemps été soumise à une morale autoritaire qui a dépossédé les sujets de leur propre corps. Après la révolution sexuelle du XX^e siècle, un nouvel interdit se fait jour : la sexualité serait réduite à n'être qu'une mécanique interdisant toute parole et toute réflexion sur elle. Où donc situer l'interdit si ce n'est dans la parole qui s'échange entre les êtres, dans le désir de l'autre à garder sans cesse ouvert au risque de nier l'altérité et la liberté qui y prend sa source?

- 12 NOUER LE CORPS ET LA PAROLE
entrevue avec Marie Balmary
ANNE-MARIE AITKEN

- 16 LE SOMMEIL DES REPUS
MARC CHABOT

- 20 SI L'ÉGLISE CESSAIT D'INTERDIRE...
NICOLE LAURIN

ARTISTE INVITÉ

Des études en beaux-arts et en design graphique ont influencé **Lino** dans la définition de son expression picturale. Tant par ses illustrations pour plusieurs médias américains et canadiens – *Wall Street Journal*, *Chicago Tribune*, *Forbes*, *L'Actualité* ou *The Globe and Mail* – que par ses peintures, Lino désire provoquer l'émotion chez le spectateur. Son œuvre, à la fois vivante, intime et dérangeante, reflète et traduit sa préoccupation envers l'existence. Sa récente exposition de peintures au Théâtre de Quat'Sous, le *Mal-être*, et sa performance avec le directeur du théâtre, Wajdi Mouawad, lui ont donné l'occasion précieuse de communiquer avec le public.

Relations

La revue *Relations* est publiée par le Centre justice et foi, sous la responsabilité de membres de la Compagnie de Jésus et d'une équipe de personnes engagées dans la promotion de la justice.

BUREAUX

25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6
tél. : (514) 387-2541
télééc. : (514) 387-0206

relations@cjf.qc.ca

DIRECTEUR

Jean Bellefeuille

RÉDACTEUR EN CHEF

Jean Pichette

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE

Anne-Marie Aitken

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Jean-Claude Ravet

DIRECTION ARTISTIQUE

Mathilde Hébert

ILLUSTRATIONS

Garnotte

Lino (ecco_lino@hotmail.com)

Marc Séguin

RÉVISION/CORRECTION

Éric Massé

IMPRESSION

HLN, Sherbrooke

COMITÉ DE RÉDACTION

Gregory Baum, Michel Beaudin,
Guy Dufresne, Élisabeth Garant,
Joseph Giguère, Vincent Greason,
Fernand Jutras, Nicole Laurin,
Françoise Nduwimana, Guy Paiement,
Francine Tardif

COLLABORATEURS

André Beauchamp, Jean-Marc Biron,
Dominique Boisvert, René Boudreaull,
Marc Chabot, Jean-Marc Éla, Vivian
Labrie, Jean-Paul Rouleau, Marc Séguin

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans *Repère* et dans *l'index de périodiques canadiens*, publication de Info Globe. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ABONNEMENTS

Hélène Desmarais
8 numéros (un an) : 30 \$
(taxes incluses)
Deux ans : 55 \$ (taxes incluses)
À l'étranger : 35 \$ Étudiants : 25 \$
TPS : R119003952
TVQ : 1006003784

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.

ISSN 0034-3781
Envoi de Poste-publication
Enregistrement n° 09261

La pensée pauvre

Le Canada vient de connaître un été fabuleux. À la fin du mois de juillet, du jour au lendemain, le nombre de pauvres a diminué de moitié, passant de 17 % à 8 % de la population. Une nouvelle qui a dû réjouir Jean Chrétien, lequel avait déclaré deux semaines plus tôt que son gouvernement devait faire « beaucoup plus » pour réduire la pauvreté au Canada.

Que s'est-il donc passé? Rien. Ou plutôt une opération comptable de l'économiste Chris Sarlo, de l'Institut Fraser, ce *think tank* de la droite canadienne fondé en 1974. L'outil de mesure de la pauvreté développé par ce professeur de l'Université Nipissing, de North Bay, en Ontario, est tellement « intéressant » que les médias révélaient, le lendemain de son dévoilement, que le gouvernement

d'« avoir un niveau de vie honorable ». On peut ensuite estimer le revenu minimal requis pour l'achat de ces biens – ce qui constitue le seuil de la pauvreté. Fort bien, clament à l'unisson tous les bien-pensants, qui voient là une façon d'en finir avec la surestimation d'un phénomène que tous, la main sur le cœur, ne déplorent pas moins...

Le problème avec l'idée d'un panier de consommation ne tient pas seulement à la sélection de ce qu'il devrait ou non contenir, même si on devine que celui de l'Institut Fraser ne risque pas de « déborder ». Une telle approche extirpe la pauvreté de son cadre social et tend à en faire une réalité objective où l'individu, seul, ne trouve face à lui que des biens de consommation. Le panier du professeur Sarlo contenant une « alimentation nutritive » – accessible, selon lui, avec un revenu annuel de 7870 \$, qui serait le véritable seuil de pauvreté au Québec! –, on peut très bien imaginer une évaluation « objective » du caractère nutritif des aliments menant à une comptabilité des calories traduisibles en argent sonnante.

On peut toujours peaufiner le caractère soi-disant scientifique de l'évaluation de la pauvreté. Mais on ne peut le faire qu'en isolant toujours davantage l'individu face à une réalité présentée comme « naturelle », les experts-technocrates devant alors aider les plus démunis à jeter un pont entre eux – pris isolément – et cette réalité « objective ». Ceux qui réduisent l'humain au statut d'« être de besoins », comme s'ils tenaient là sa nature objective, sont pourtant les mêmes qui légitiment une logique économique emportée par le monde virtuel de la finance, ô combien éloigné de quelque nature que ce soit! Comme si ceux qui n'ont pas accès aux « valeurs financières » devaient être confinés à la « nature »; comme si, entre ces pôles de la finance et de la nature, on ne pouvait penser des valeurs qui ne soient pas simplement économiques.

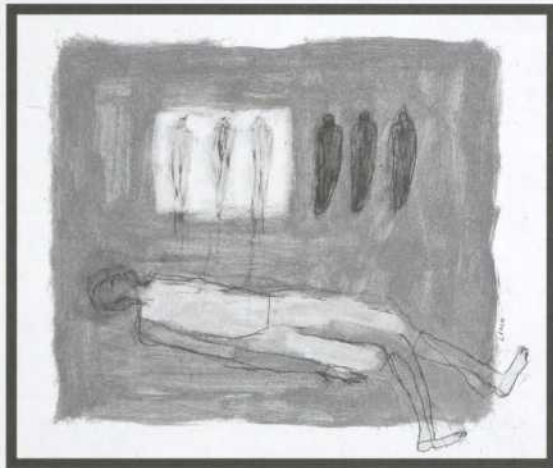
Et si la pauvreté était d'abord celle de la pensée des riches?

Un an après les changements importants qu'elle a connus, et avec l'accueil très favorable que ses lecteurs ont réservé à ces modifications, *Relations* continue à aller de l'avant. L'essentiel de la formule adoptée il y a 12 mois est bien sûr conservé : huit fois par année, vous pourrez réfléchir sur l'évolution de notre monde avec ceux et celles qui font de *Relations* un lieu de réflexion unique au Québec.

Quelques nouveautés marquent cependant cette rentrée. Une nouvelle rubrique, *Horizons*, donnera la parole à des collaborateurs membres de la Compagnie de Jésus, qui aborderont différents thèmes à saveur sociale, politique, culturelle ou religieuse. Fernand Jutras ouvre la marche avec une réflexion sur la langue, dans la foulée des travaux de la Commission des états généraux sur la situation et l'avenir de la langue.

Un autre précieux collaborateur, le dramaturge Wajdi Mouawad, est de retour cette année, mais dans un tout nouveau contexte. Il entame aujourd'hui un feuilleton, *Architecture d'un marcheur*, qui se déploiera tout au long de l'année, et qui sera illustré par le peintre Marc Séguin, notre premier artiste invité, en septembre 2001. Les prochains mois s'annoncent d'ailleurs extrêmement riches sur le plan iconographique pour *Relations* : en plus de Garnotte, qui continuera à marquer nos pages de son humour décapant, Lino – notre artiste invité du mois – proposera dans tous nos numéros des dessins qui ne laissent jamais indifférent. Après tout, comme le veut le dicton, une image vaut 1000 mots!

JEAN PICHETTE



LINO, ALTERNANCE, 2001

canadien utiliserait dès l'an prochain une méthode de calcul similaire. Cela permettra, dit-on, d'avoir un portrait de la pauvreté beaucoup plus exact et de mieux évaluer l'effet des programmes mis en place pour la contrer.

Cette mesure de la pauvreté consiste à déterminer les biens que doit comporter un panier de consommation permettant, selon le ministère du Développement des ressources humaines,

Une révision en profondeur?

Les modifications apportées au Code du travail du Québec passent peut-être à côté de l'essentiel

ROLANDE PINARD

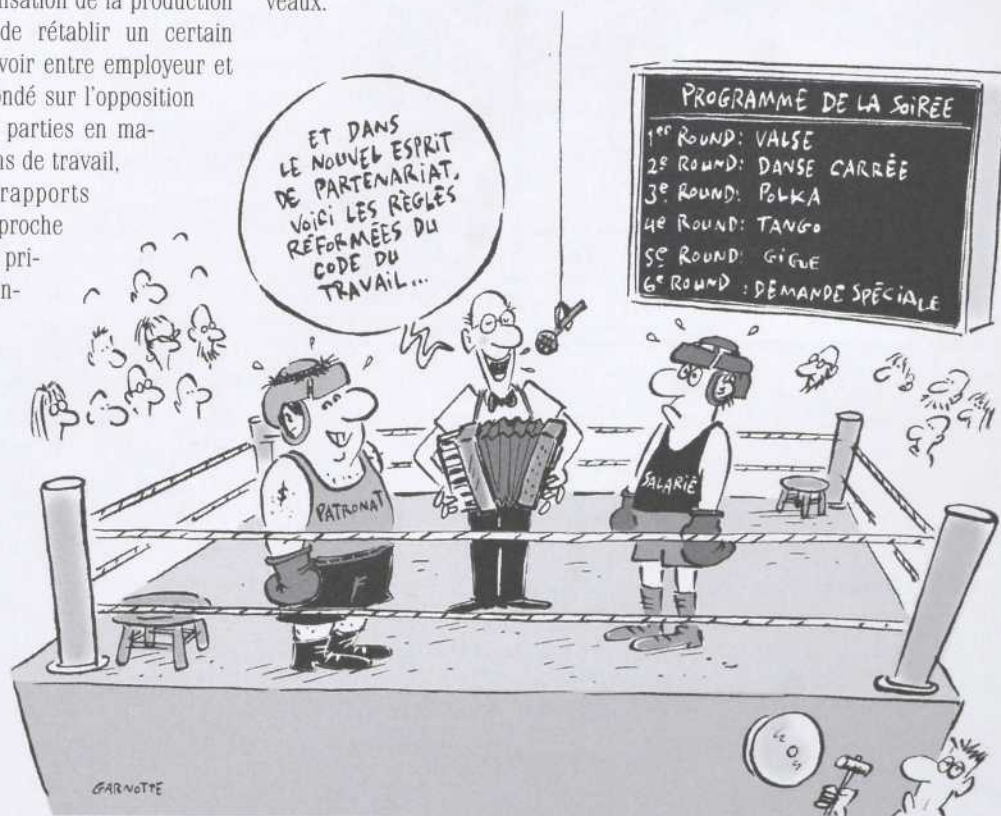
En adoptant la *Loi modifiant le Code du travail*, le 12 juin dernier, l'Assemblée nationale du Québec entendait procéder aux premières modifications substantielles du Code depuis près d'un quart de siècle. En effet, depuis 1977, et selon les termes mêmes du ministère du Travail, « les seules modifications introduites répondaient à des besoins pressants et ne portaient que sur des objets limités, sans perspectives globales et sans viser à adapter la loi à la réalité mouvante du travail ». Les changements apportés au cadre régissant les relations de travail au Québec sont-ils pour autant à la hauteur des ambitions affichées? Rien n'est moins sûr.

Le Code du travail est censé favoriser l'exercice du droit d'association afin de freiner la concurrence entre travailleurs créée par l'organisation de la production économique et de rétablir un certain équilibre du pouvoir entre employeur et salariés; il est fondé sur l'opposition des intérêts des parties en matière de conditions de travail, créatrice de rapports conflictuels. L'approche nord-américaine privilégie la voie con-

tractuelle plutôt que la voie étatique : l'État édicte des droits minimaux (notre *Loi sur les normes du travail*) et laisse aux parties le soin de négocier de meilleures conditions de travail et des avantages sociaux supérieurs aux droits sociaux minimaux (vacances, retraite, congés divers, etc.). Les salariés perdent toutefois ces avantages négociés en quittant l'entreprise car le droit d'association s'exerce obligatoirement à l'intérieur d'une entreprise ou d'un établissement, ce qui suppose un lien d'emploi continu avec un employeur. Les nouvelles formes d'emploi, marquées notamment par la précarité, la mobilité d'un employeur à l'autre et le cumul d'emplois, ont ainsi pour effet d'exclure un nombre croissant d'individus du droit d'association et de la capacité d'agir collectivement pour faire respecter leurs droits ou en obtenir de nouveaux.

Malgré cela, les modifications apportées à l'exercice du droit d'association par la *Loi modifiant le Code du travail* concernent presque exclusivement les travailleurs et les travailleuses déjà syndiqués. Ainsi, la révision de la définition du salarié ne s'applique qu'aux salariés représentés par une association accréditée dont l'employeur change le lien d'emploi. Cette application restreinte est justifiée par le fait que la jurisprudence récente attribue déjà le statut de salarié à plusieurs catégories nouvelles de travailleurs. Pourquoi le législateur n'a-t-il pas revu la définition du salarié à la lumière de ces décisions, ce qui aurait présenté le mérite de la clarté, plutôt que de se contenter d'établir les procédures à suivre dans un cas particulier?

L'importance de cette redéfinition vient du fait que le Code du travail, de par son origine même, implique la condition de salarié, c'est-à-dire la subordination à



L'AUTEURE EST
SOCIOLOGUE

un employeur en échange d'une rémunération. Mais ce n'est pas tant la subordination qui fait problème que la liberté de s'associer. Ainsi, l'accréditation syndicale par entreprise et par établissement nuit davantage et depuis plus longtemps à l'exercice du droit d'association que la définition du salarié. Cela explique en bonne partie le faible taux de syndicalisation des services privés, caractérisés par la petite entreprise. Par exemple, la forme d'association la plus adéquate pour les employés des petits commerces qui jalonnent les grandes rues commerciales, ou de ceux qui sont concentrés dans les centres d'achat, ne serait-elle pas la reconnaissance syndicale sur une base territoriale et multipatronale?

Pour les syndiqués, la capacité de négocier collectivement leurs conditions de travail est aussi altérée par les restructurations d'entreprises résultant de l'abandon, par les grandes sociétés, de segments importants de leur production et du recours croissant à la sous-traitance. Il se crée ainsi des réseaux d'entreprises marquées par la dépendance envers un donneur d'ordre qui rend illusoire la liberté contractuelle au fondement de notre système de relations de travail (quand l'employeur dépendant n'est pas maître des questions habituellement traitées lors de la négociation collective). Ici aussi, l'accréditation multipatronale, sur une base territoriale ou réticulaire, apparaît comme une condition essentielle pour avoir accès à l'interlocuteur décisif lors de la négociation collective.

L'association sur une base géographique ou réticulaire ne signifie pas l'extension de la subordination des salariés à plusieurs employeurs; elle implique au contraire un élargissement de leur espace de liberté pour agir collectivement. On ne peut réclamer des droits qu'à partir d'une position de négation de ces droits; si c'est à partir de la condition de non-salarié que les droits sont niés, il faut donc agir sur de nouvelles bases pour obtenir leur respect ou leur redéfinition.

On a parfois l'impression, à lire les textes critiques du droit du travail actuel,

que c'est la sécurité rattachée au lien d'emploi stable qui est à la source des droits sociaux et qu'il faut sauver à tout prix la subordination comme obligation juridique. Parce qu'elle s'applique autant à l'entreprise qu'au salarié, la sécurité, comme le droit du travail, présente toutefois pour les travailleurs un double versant d'émancipation (droits sociaux) et d'asservissement (dépendance à l'égard de l'employeur). C'est l'exercice de la liberté qui permet vraiment de gravir le versant émancipateur.

La « réforme » du Code du travail, dans sa version 2001, montre que les forces sociales susceptibles de s'y engager (les éléments critiques, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur des formes actuelles d'association) semblent plutôt

dispersées. Les transformations du travail et du droit qui y est lié ne suscitent pas beaucoup de débats ni d'actions critiques dans notre société, à l'heure actuelle. Peut-être la culture du partenariat, qui est à l'opposé des rapports conflictuels qui fondent le Code du travail, est-elle pour quelque chose dans cette absence de critique? ●



La gueule du loup

La valse des milliards continue à Loto-Québec. Mais à quel prix?

FRANCINE TARDIF

Si le dernier rapport annuel de Loto-Québec avait été distribué simultanément à tous les ménages du Québec, on aurait certainement entendu un cri de colère monter de l'Abitibi jusqu'en Gaspésie!

Dès la page couverture, le ton est donné. Dans une typographie discrète, peut-être pour dissimuler l'énormité de l'affirmation, Loto-Québec se présente comme « **une force économique** qui évolue avec audace depuis 30 ans ». À la page 2, première ligne, tout semble dit puisque les chiffres ont parlé : le budget global de la Société a atteint 3,6 milliards de dollars pour la période 2000-2001, dont 1,3 milliard a été versé à son unique actionnaire, le gouvernement du Québec. De quoi faire taire bien des critiques et donner un vertige respectueux à ceux et celles qui ne peuvent concevoir ce que représente un milliard de dollars.

Poursuivant l'étalage de ses actions de bon citoyen corporatif, Loto-Québec

est fière de comptabiliser avec rigueur son apport à différents secteurs socio-économiques importants. Ainsi, là encore, avec une belle précision comptable, le document présente l'apport économique de la Société au commerce au détail, aux secteurs de la construction et de l'alimentation, aux PME régionales, à l'industrie multimédia, aux échanges internationaux, sans oublier le tourisme, la culture et le divertissement... Le rapport précise également, avec fierté, que 1 058 organisations sans but lucratif gèrent à leur profit des kiosques et Lotomatique. À tout cela s'ajoute le constant souci de garder les meilleurs liens possibles avec la population québécoise, laquelle ne serait qu'au (!) 8^e rang des provinces canadiennes quant à la dépense *per capita* en jeux de hasard et d'argent.

On croirait presque entendre un gouvernement présenter son bilan pré-électoral! À cette différence près que cet État dans l'État ne supporte pas d'opposition et se garde bien de créer son pro-



pre ministère de la Santé et des Services sociaux : le risque deviendrait bien trop grand de voir l'augmentation des coûts faire fondre les profits comme neige au soleil. On sait la férocité avec laquelle Loto-Québec s'est attaquée au professeur Pierre P. Tremblay, de l'Université du Québec à Montréal, lorsqu'il a osé critiquer les comptes de l'organisation.

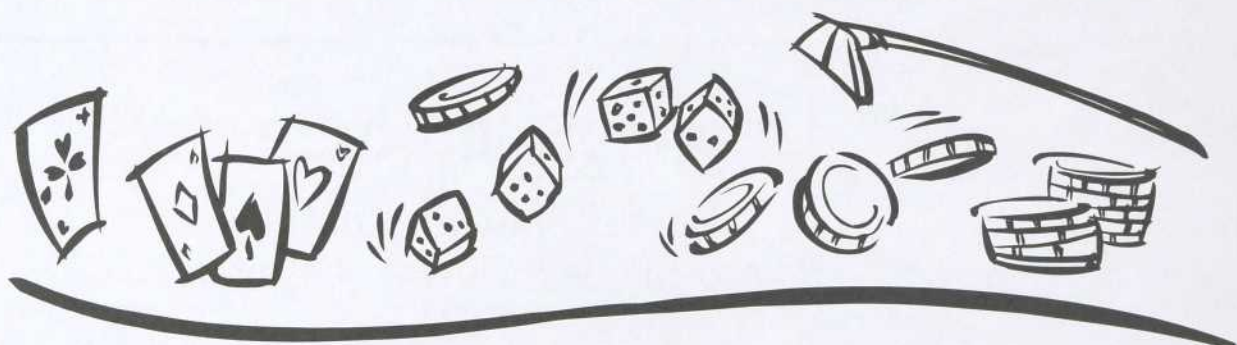
Aussi ne trouve-t-on pas la moindre évaluation des coûts économiques et sociaux du jeu pathologique, même si on reconnaît que 2,1 % de la population

masque bien le fait que les adolescents sont susceptibles d'être touchés par la dépendance au jeu dans une proportion supérieure à celle de la population adulte (4 % à 8 % concernant le jeu pathologique et 10 % à 15 % pour le jeu à risques, selon une étude – citée sur le site de Loto-Québec – de Jeffrey Derevensky & Rina Gupta, Université McGill, 1997).

On comprend aisément qu'évaluer les coûts sociaux est un exercice plus difficile que d'additionner le nombre de repas servis par le secteur de la restauration (2,3 millions). Comment en effet évaluer les « coûts » des suicides, des faillites personnelles, du stress causé aux joueurs et à leurs proches, de l'éclatement des familles, des désordres psychologiques ou de la criminalité liée au jeu pathologique? L'impact négatif du jeu

Le leurre de la prévention

Dans son rapport annuel 2000-2001, Loto-Québec se vante d'avoir investi 10 millions de dollars – c'est-à-dire 0,2777 % de son chiffre d'affaires – à la recherche et à la prévention, amalgamant l'une et l'autre activité. Pourtant, la distinction s'impose. La recherche peut servir à identifier les motivations des joueurs, à connaître quels types de loteries auront le plus de succès, etc. – autant de données utiles à Loto-Québec. Les sommes strictement réservées aux efforts de prévention sont donc totalement dérisoires, surtout que l'on sait bien maintenant l'immense difficulté – statistiquement quasi insurmontable – que



adulte présente « un problème de jeu à un moment ou l'autre de sa vie ». On appréciera, encore une fois, l'habileté de la rédaction : en prenant pour base l'ensemble de la population et non le nombre de personnes qui participent à l'une ou l'autre des activités de Loto-Québec, on obtient évidemment un plus petit pourcentage. De même, 2,1 % apparaît bien moins dangereux que « plus de 150 000 personnes » (estimation de Solidarité chrétienne avec les pauvres), surtout si on évite de donner des précisions sur les caractéristiques socio-économiques des personnes concernées. Une étude menée auprès de personnes ayant recours aux soupes populaires et aux autres services offerts aux démunis révèle que la prévalence du jeu pathologique dépasse 17 % dans ce milieu. Ce taux est huit fois plus élevé que celui rapporté pour la population en général (C. Lepage, R. Ladouceur et C. Jacques, *Community Mental Health Journal*, janvier 2001). Et la précision « adulte »

est tel que la direction de la santé publique de la Régie régionale de la santé et des services sociaux a émis un avis s'opposant fermement à l'élargissement du parc de vidéo-poker sur le site de l'Hippodrome de Montréal.

Comment évaluer la détresse des petites filles qui assistent, impuissantes, à la ruine de leur famille? Celle des jeunes garçons qui se découvrent incapables de maîtriser leur passion du jeu et tout aussi incapables de trouver honnêtement les moyens de la financer? Comment évaluer toute cette détresse humaine d'autant plus inacceptable qu'elle découle directement de l'action d'une société d'État? Faute de savoir chiffrer toutes ces tragédies, on n'en tient tout simplement pas compte, et on se rabat lâchement sur le financement d'efforts de prévention dont on se gardera bien d'évaluer la pertinence et l'efficacité réelle.

pose la lutte aux dépendances. Encore une fois, le repli frileux sur la magie de la prévention est un leurre. Après des décennies d'effort, une large fraction de la population, dûment informée des risques, continue de fumer. Rien n'indique que l'alcoolisme a diminué, pas plus d'ailleurs que l'usage des drogues déclarées illégales. Et quand changements il y eut, ils vinrent directement de l'adoption de lois et de règlements sévères, c'est-à-dire qu'ils dépendent très largement de l'action gouvernementale.

Loto-Québec entend maintenant transférer les programmes de recherche et de sensibilisation à d'autres organismes. Ainsi, quelque 18 millions de dollars seront annuellement versés au ministère de la Santé et des Services sociaux et deux millions au ministère de la Sécurité publique. C'est vraiment très peu payer la délégation de responsabilité et d'imputabilité qui s'opère ici. D'autant qu'on peut parier que Loto-Québec continuera de diversifier ses produits en leur assu-

Automne chaud en Ontario

Campagne de perturbation économique à l'horizon!

rant une couverture publicitaire importante, aussi bien ciblée que séduisante.

Pour les personnes qui n'ont aucun espoir de sortir du tunnel de la misère, une chance sur un million, c'est déjà beaucoup. Et un billet de loterie à 2 \$ permet de rêver à maigre frais. Mais comment accepter qu'un gouvernement qui légifère sévèrement la consommation de cigarettes (au point d'en refuser la consommation au Casino de Hull), qui édicte des codes stricts régissant la publicité des produits alcoolisés, qui finance des efforts de lutte contre le suicide et la dépression, qui réglemente l'usage de produits dangereux, comment donc un tel gouvernement peut-il entretenir pareille dépendance et développer une si grande accoutumance à l'égard du commerce des rêves?

Comme le veut la tendance actuelle, Loto-Québec s'est dotée d'un code d'éthique qui, à peu de chose près, ne fait que reprendre les exigences légales en vigueur. Seul point d'intérêt : on rappelle à l'article 2.5 de ce code que « l'administrateur ou le dirigeant ne doit rechercher dans l'exercice de ses fonctions que l'intérêt de la société à l'exclusion de son propre intérêt et de celui de tiers. » Comment mieux dire que ce n'est pas l'intérêt des femmes, des hommes et des jeunes d'ici ou d'ailleurs que Loto-Québec poursuit depuis 30 longues années?

N. B. À moins d'avis contraires, toutes les données viennent du rapport annuel 2000-2001 et du site web de Loto-Québec (www.loto-quebec.com). ●

LOUISE BOIVIN

À l'appel de la Coalition ontarienne contre la pauvreté (*Ontario Coalition Against Poverty* – OCAP), une centaine d'organisations sociales et syndicales participeront à une campagne de perturbation économique cet automne en Ontario. Le but est de faire mal aux grandes entreprises qui ont bénéficié des mesures antisociales du gouvernement Harris et d'accroître le pouvoir collectif des secteurs affectés.

L'organisation à l'origine de la mobilisation existe depuis 1989, mais c'est le 15 juin 2000 qu'elle s'est fait connaître lors d'une manifestation où des centaines de personnes ont tenté d'entrer dans le parlement ontarien pour faire entendre leur colère envers les politiques d'appauvrissement du gouvernement conservateur de Mike Harris. La confrontation entre la police montée et les manifestants a fait des blessés de part et d'autre et la répression s'est abattue sur plusieurs militants impliqués dans l'organisation. Il y a longtemps que l'Ontario n'avait pas connu une telle expression de révolte populaire.

Cette radicalisation de l'action politique constitue une réponse à la situation dramatique que vivent les populations appauvries de la province. Dès son arrivée au pouvoir en 1995, le gouvernement de Mike Harris a diminué les chèques d'aide sociale de 20 % puis instauré une réforme qui a accru les mesures de contrôle et de travail obligatoire (*workfare*) pour les assistés sociaux. Ce régime néolibéral, renvoyant le fardeau des problèmes sociaux sur le dos des individus, en a jeté quantité à la rue. Le harcèlement policier envers les personnes itinérantes n'a fait qu'empirer et plusieurs sont décédées l'hiver dernier à Toronto.

Les mesures de déréglementation du gouvernement Harris dans le secteur du logement en 1998 ont aussi contribué à enfoncer dans la misère d'autres secteurs vulnérables de la population. La possibilité qu'ont maintenant les propriétaires d'augmenter sans limite le prix des logements pour les nouveaux locataires a fait grimper en flèche les loyers et le nombre d'évictions. Environ 60 000 familles ontariennes ont été évincées de leur logement l'an passé (*Toronto Star*, 17 juin 2001).

Le gouvernement ontarien a également allégé les impôts des entreprises et modifié la loi pour allonger la semaine de travail « normale » à 44 heures et ainsi recourir au temps supplémentaire sans avoir à bonifier les salaires. Ajoutons à cela des compressions massives dans le secteur de la santé et de l'éducation, des lois antisyndicales et le scandale de l'eau contaminée à Walkerton.

Plusieurs syndicats locaux ainsi que la section ontarienne du Syndicat canadien de la fonction publique (*Canadian Union of Public Employees* – CUPE) appuient cette campagne de perturbation économique. Des groupes de base luttant contre la pauvreté et pour les droits des immigrants, des membres de la communauté Mohawk d'Akwesasne et la Fédération canadienne des étudiantes et des étudiants (FCEE) ont aussi signifié leur désir de participer à la campagne d'action. En lançant cette campagne de perturbation économique, l'OCAP, inspirée par les mobilisations contre la mondia-





lisation des marchés, a voulu se donner une stratégie qui va au-delà de ce qu'elle fait au quotidien : la défense véhémente des droits sociaux, axée sur le soutien juridique et l'occupation de bureaux comme moyens de pression.

La campagne doit prendre son envol le 16 octobre. L'OCAP appelle à diverses actions dans les lieux de travail, d'étude et d'habitat : grèves, occupations de bureaux, blocages de routes, etc. Pour annoncer l'automne chaud qu'ils préparent, des membres de l'OCAP ont, le 12 juin dernier, sorti dans la rue les meubles du bureau de comté du ministre des Finances de l'Ontario, Jim Flaherty. Une vingtaine de manifestants ont alors été arrêtés, accusés et relâchés, dont plusieurs avec des conditions très sévères : interdiction de manifester et de communiquer avec tout membre de l'OCAP jusqu'à l'issue de leur procès, couvre-feu, promesse de payer jusqu'à 15 000 \$ en cas de bris de conditions de libération. Certains militants et organisateurs de l'OCAP ont même été emprisonnés jusqu'à ce qu'ils aient pu convaincre un juge de la Cour supérieure du caractère illégal de leur détention « préventive » avant un procès qui aura lieu seulement dans un an. John Clarke a ainsi passé 25 jours en prison et a été libéré après s'être engagé, grâce à des supporters, à payer 40 000 \$ en cas de bris de conditions de libération.

L'éviction du ministre des Finances par l'OCAP a été qualifiée d'acte de « terrorisme » par le procureur de la Couronne devant le juge. Qu'en sera-t-il de la campagne de perturbation économique de cet automne si elle s'avère un succès? Site web: www.ocap.ca ●



LINO, UTOPIE,
2000

Pis toé, Pape?

FERNAND JUTRAS

La langue est comme une maison. Il lui faut une certaine ampleur pour être viable. Nous l'habitons, et c'est elle aussi qui nous habite... Mais quelle désolation de constater que le français transmis aux jeunes aujourd'hui a souvent les dimensions d'un vulgaire cabanon!

Non, le problème n'est pas le joul, ni *La petite vie*. Ni la présence envahissante de l'anglais, ni le métissage avec d'autres langues... Et quand la Commission des états généraux sur la situation et l'avenir de la langue propose comme solution un plus grand nombre d'heures d'enseignement et des examens plus exigeants, tant pour les élèves que pour les professeurs, elle risque de ne pas régler grand-chose.

Le problème fondamental est celui de l'aplatissement de la langue. Un phénomène qui semble toucher toutes les cultures. Pendant que nous tombe dessus la *novlangue* tout à fait linéaire de l'économie et de la mondialisation, nous baignons jusqu'au cou dans la triomphante culture de la communication. Celle-ci aura infiltré tous les recoins de nos vies, avec ses satellites, ses téléphones cellulaires, et bien sûr Internet, ses clavardages et ses envahissants courriels...

Loin de moi l'idée de bouder ces merveilleuses inventions. Mais il faut débusquer la philosophie qui se cache derrière. *L'homo communicans* ne tente plus d'entrer dans le mystère de l'autre, il se contente – notez bien la formule qui semble avoir séduit nos fonctionnaires – d'échanger des informations. Cette curieuse philosophie a contaminé l'en-

seignement depuis plusieurs années. La langue réduite à une simple communication. Voilà le nœud du problème. Littérature, culture, histoire, pensée sont évacuées. La langue devient bêtement plate (et je comprends qu'il devienne plate alors de l'enseigner!).

Avez-vous remarqué que la notion de « niveaux de langage » tend à disparaître chez les jeunes? Il s'agit de s'exprimer, peu importe comment. J'imagine que si un jeune de chez nous avait à s'adresser à Jean-Paul II, il lui dirait avec candeur : « Pis toé, Pape? ». Non, ce n'est pas une simple question de politesse. Le problème de nos enfants, ce n'est pas qu'ils par-

La langue réduite à une simple communication. Voilà le nœud du problème. Littérature, culture, histoire, pensée sont évacuées.

lent joul. C'est que souvent ils ne parlent que ce niveau de langue et qu'ils sont ainsi privés de plusieurs dimensions de l'expérience humaine. Pour être l'instrument de la pensée et pour arriver à dire notre culture (l'expérience québécoise du monde!), il faut une certaine profondeur à notre français. De la mémoire. Du mystère. Des niveaux. De la rigueur aussi.

C'est pourquoi, au risque de passer pour réactionnaire, je prône d'abord le retour à l'apprentissage systématique de la grammaire. Et à la drille. Impossible dans la culture actuelle? Allons donc! Les jeunes en sont capables, eux qui se bourrent la tête de statistiques de sports et qui maîtrisent si bien la grammaire abstruse des logiciels. Dans mon collège, autrefois, on avait bien transformé en passionnant jeu d'équipe de hockey le fastidieux *rosa, rosae, rosam* du latin; aux pédagogues et aux informaticiens d'user d'un peu d'imagination!

Deux autres défis supposément impossibles sont à relever : faire lire et faire écrire. Un astucieux professeur de mon adolescence « sacrifiait » chaque

année plusieurs périodes de son cours de français pour nous lire en classe un roman de Balzac. Et il a donné ainsi à plusieurs la piqure de la lecture. Pédagogie dépassée? Allez lire l'amusant *Comme un roman*, de Pennac, qui relate la même expérience de nos jours, dans un lycée français. Personne ne résiste à une bonne histoire, surtout pas les jeunes. Le succès de *Harry Potter* est là pour le prouver.

Quant à l'écriture, le défi est probablement plus grand encore, mais pas insurmontable. Le moment stratégique est vers la fin du secondaire. Je rends ici hommage à un confrère et ami, qui jusqu'à la fin de sa carrière de professeur de français, aura lutté contre les restrictions de temps et de programmes pour préserver une technique héritée de nos vieux professeurs jésuites : les aubades. Une ou deux fois par semaine, faire écrire, en classe, pendant quelques minutes, sur un sujet libre. Les cahiers sont corrigés par le professeur : quelques notations de langue, mais surtout des mots d'encouragement, ce dont ont le plus besoin les adolescents à cette époque de découverte d'eux-mêmes. Je sais, pour m'être fait appliquer cette méthode et l'avoir pratiquée moi-même plus tard comme professeur, qu'elle fait des merveilles.

La langue est une maison. On ne la visite pas sans efforts. Mais elle fait vivre et c'est par elle que nous arrive ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité. Avis donc aux amoureux du français : n'attendons pas les solutions de nos fonctionnaires pour le faire découvrir aux jeunes! ●

La sexualité interdite?

JEAN PICHETTE

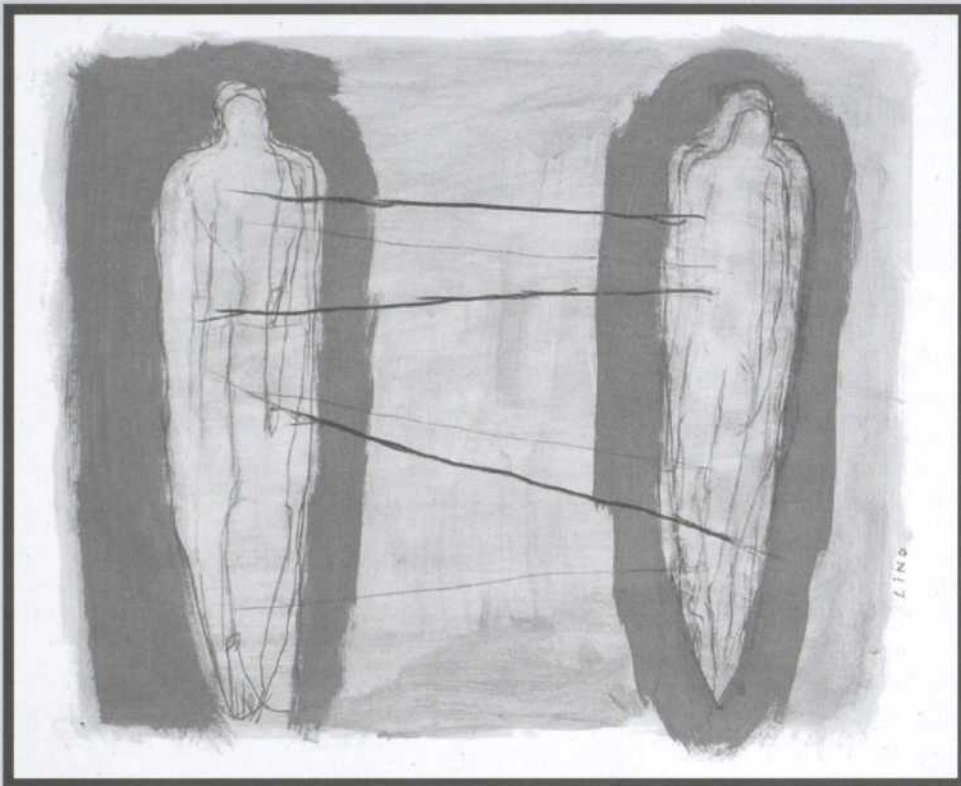
La sexualité s'est très longtemps maintenue sous la chape d'une pensée autoritaire, moraliste, à laquelle les individus devaient se soumettre. Depuis quelques décennies, les tabous volant en éclats, un nouvel interdit la marque cependant de son sceau : la sexualité tend à être réduite à une mécanique et toute tentative de la penser est suspectée d'une volonté de contrôle. La seule façon d'échapper aux soupçons consiste à examiner rétrospectivement l'histoire de la libération de la sexualité à l'égard des contraintes sociales, comme si, une fois ce mouvement de « libération » achevé, la vérité du sexe pouvait s'afficher dans son évidence. Devenue obsolète, la réflexion sur la sexualité peut alors se transformer en livre de recettes sur la cuisine orgasmique. Nous voici aujourd'hui au seuil de cette nouvelle ère « culinaire ».

Sommes-nous alors condamnés à passer du corps entièrement soumis à la pensée au corps sans pensée? Après avoir enfermé l'humain dans un statut de non-sujet (un assujetti), incapable de « gouverner » un corps dont on l'avait dépossédé (au nom de la morale), faudrait-il désormais le réduire à l'état de chose déchargée du poids de la conscience, inapte à entrer dans un rapport à autrui autrement que dans une valse mécanique – un ballet pornographique? De l'interdit du sexe – de son quadrillage obsessionnel – au dénigrement d'une pensée sur le sexe qui ne serait pas simple célébration de la « victoire sur l'obscurantisme », s'exprime ainsi un même déni de la capacité de l'homme et de la femme à donner des formes voulues – plutôt qu'imposées – à leur rapport à l'autre.

Il est révolu le temps où le sexe était gibier d'enfer. Et c'est tant mieux. Mais après la révolution sexuelle de la deuxième moitié du XX^e siècle, un autre temps est venu, qui appelle à reconnaître que toujours plus de « libération » ne donne pas la liberté. Bien sûr, on ne refait pas l'histoire : aussi la tentation nostalgique, qui aime faire entendre le chant des sirènes du passé, doit-elle être combattue. Les « valeurs sûres du passé » ont fait long feu. Point. Mais cette page tournée ne nous exempte pas de la responsabilité de continuer d'écrire l'histoire, petite ou grande, qui se noue toujours dans le rapport à autrui – comme le sexe, qui n'est jamais repli sur soi, même quand il se cantonne dans un rapport imaginaire à l'autre.

Parler de sexualité, c'est donc toujours aborder la question de ce qui nous lie à autrui; c'est reconnaître que la dimension sociale de l'existence humaine est déjà inscrite dans la nature. Cela ne signifie bien sûr pas que les formes que peuvent prendre les rapports qui lient les humains entre eux sont données une fois pour toutes : l'expérience sexuelle – particulièrement depuis quelques décennies – suffit à montrer que ces formes, désormais érigées librement, peuvent varier de façon importante. L'incomplétude de notre être, dont témoigne notre caractère sexué, le désir de l'autre que celui-ci inscrit au fondement de l'existence humaine, rappelle avec force que l'idée de l'individu souverain, qui ne serait fondé qu'en lui-même, bute sur cette donnée anthropologique incontournable.

Comme le montre bien Marie Balmay, la dualité des sexes n'implique pourtant pas un repli de chacun dans sa différence, ce qui condamnerait jusqu'à l'idée que puisse être partagée par les hommes et les femmes une expérience universelle. C'est au contraire cette différence qui appelle une ouverture à l'autre et qui permet d'aspirer à l'universel à travers la constitution d'un espace commun, celui de la parole, où tous peuvent se rejoindre par-delà leurs différences (pas seulement sexuelles). Cet espace fragile de la parole, ce monde symbolique n'abolit pas la nature, mais se juche sur elle pour élargir l'expérience



humaine, et c'est précisément cette fragilité qui exige que soit protégé, balisé un rapport qui se dissoudrait autrement dans le repli de chacun sur soi. C'est pourquoi l'interdit rôde toujours autour de la sexualité : il ne s'agit pas tant de dire ce qui serait « moral » ou non que de préserver les conditions rendant possible le rapport entre deux sujets de parole. L'interdit n'est donc pas simple interdiction imposée de façon autoritaire. Il est plutôt le refus de laisser la nature s'enfermer dans ses différences : cela passe par la préservation de l'incommensurable, de l'indicible, qui pousse ainsi à l'établissement du « pont » de la parole, de l'inter-dit.

La lecture du texte de Nicole Laurin illustre bien la confusion entretenue par l'Église entre l'interdit, ferment de liberté, et les multiples interdictions dont elle continue d'envelopper la sexualité, comme si les sujets humains étaient incapables de baliser eux-mêmes leur vie sexuelle. Cette espèce de déni de la conscience individuelle trouve peut-être son pendant dans ce qui se donne à voir au lendemain de la révolution sexuelle, ainsi que le suggèrent les propos de Marc Chabot. Le triomphe sans partage du corps, de sa mécanique bien huilée, menace à son tour de refermer le sujet sur lui-même, dans un silence s'apparentant à celui des choses que l'on échange sur le marché. C'est pourquoi le maintien de l'espace de liberté

ouvert par la révolution sexuelle exige aujourd'hui que la sexualité soit repensée autrement qu'à travers le filtre simpliste d'une libération à achever. À défaut d'en finir avec cet « interdit » de penser la sexualité, les interdits frappant la sexualité risquent d'apparaître rétrospectivement comme le présage de quelque chose de bien pire : l'enfermement de l'être humain dans un corps dont il serait prisonnier et dont il ne pourrait se libérer parce qu'il n'aurait pas les mots pour appeler à l'aide.

LINO, *TENSION*, 2001

« Et demandons-nous comment il a pu se faire que le lyrisme, que la religiosité qui avaient accompagné longtemps le projet révolutionnaire se soient, dans les sociétés industrielles et occidentales, reportés, pour une bonne part au moins, sur le sexe. »

MICHEL FOUCAULT, *HISTOIRE DE LA SEXUALITÉ*,
T. I – *LA VOLONTÉ DE SAVOIR*

Nouer le corps et la parole

Entrevue avec Marie Balmay

La sexualité et la tradition judéo-chrétienne ne font pas bon ménage. C'est du moins ce que siffle l'air du temps, en associant la première à la liberté et en réduisant la seconde en un formidable générateur d'interdits, d'abord sexuels. Double illusion? Voilà en tout cas ce que suggère le travail de la psychanalyste Marie Balmay, qui lit dans la Bible le récit d'une humanité se constituant par la rencontre de deux êtres, à travers une commune soumission à un ordre symbolique qui libère tout autant qu'il interdit. L'auteure de *L'Homme aux statues*, *Le sacrifice interdit*, *La Divine origine et Abel ou la traversée de l'Eden* construit en quelque sorte une espèce d'anthropologie fondamentale qui invite à repenser à la fois la sexualité et l'interdit dont elle peut faire l'objet. Une réflexion à méditer, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'Église.

Relations : Vous êtes à la fois lectrice de Freud et de la Bible. Pourquoi, en tant que psychanalyste, vous paraît-il important de scruter si attentivement la Bible?

Marie Balmay : Pour exercer mon métier, qui est vraiment fondé sur la parole, il m'a paru important de savoir ce que nous disons de l'émergence de la parole dans notre culture. Je ne trouvais cela nulle part ailleurs que dans notre mythe d'origine : celui de la Genèse dans la Bible – si toutefois il s'agit d'un mythe.

La psychanalyse m'a appris qu'une nouvelle écoute fait apparaître une nouvelle dimension de sens pour la parole, une nouvelle forme de rencontre entre deux êtres. Se mettre ainsi à l'écoute du texte biblique est un pari : est-ce qu'on entend du nouveau quand on écoute un texte comme on écoute un rêve?

Après plusieurs générations de psychanalystes et aussi une évolution notable de la culture et des religions, les textes de la Bible deviennent accessibles à des recherches très diverses et pas seulement à l'écoute du croyant. Je me dis souvent que si Freud vivait aujourd'hui, il lirait autrement ces textes.

Rel. : La sexualité occupe une place centrale pour la psychanalyse. Alors que l'Église catholique est réputée n'aborder cette question que sur le mode de l'interdit, vous réfléchissez à la sexualité en accordant une place fondamentale à la Bible. Cela peut sembler un peu déroutant...

M. B. : D'abord, je ne parlerais pas de la sexualité seule. Dans la Genèse, la parole et le corps se nouent ensemble. C'est

justement de ce nouage-là dont il est question à la fois dans une cure psychanalytique et dans ces textes. Isoler la sexualité en la réduisant à n'être qu'une faculté parmi d'autres, comme la digestion par exemple, est une façon de penser objectivante. Et c'est un des reproches que l'on peut adresser à notre culture : faire du corps un objet.

Ceci dit, l'interdit, qui serait un interdit de la sexualité, est évidemment une aberration. Il provoque l'aberration inverse qui consiste à dire qu'il n'y a aucun interdit, que tout est libre. Ce qui, en un sens, est la mort de la parole puisqu'il n'y a plus de sujet possible.

La différence des sexes est en effet la première source par laquelle nous découvrons la négation. Quand un garçon ou une fille naît, on regarde et on dit : il y a ou il n'y a pas. Un sexe se trouve donc porteur de la négation, le sexe invisible. La différence des sexes n'est ni démocratique ni symétrique : c'est comme ça! Nous n'avons pas choisi notre condition.

S'il n'y avait pas cette différence entre l'un et l'autre, nous saurions directement qui est l'autre. Or un homme ne peut pas savoir ce que c'est que d'être une femme et une femme ne peut pas savoir ce que c'est que d'être un homme. Il y a donc une

L'interdit de la sexualité est évidemment une aberration. Il provoque l'aberration inverse qui consiste à dire qu'il n'y a aucun interdit, que tout est libre.

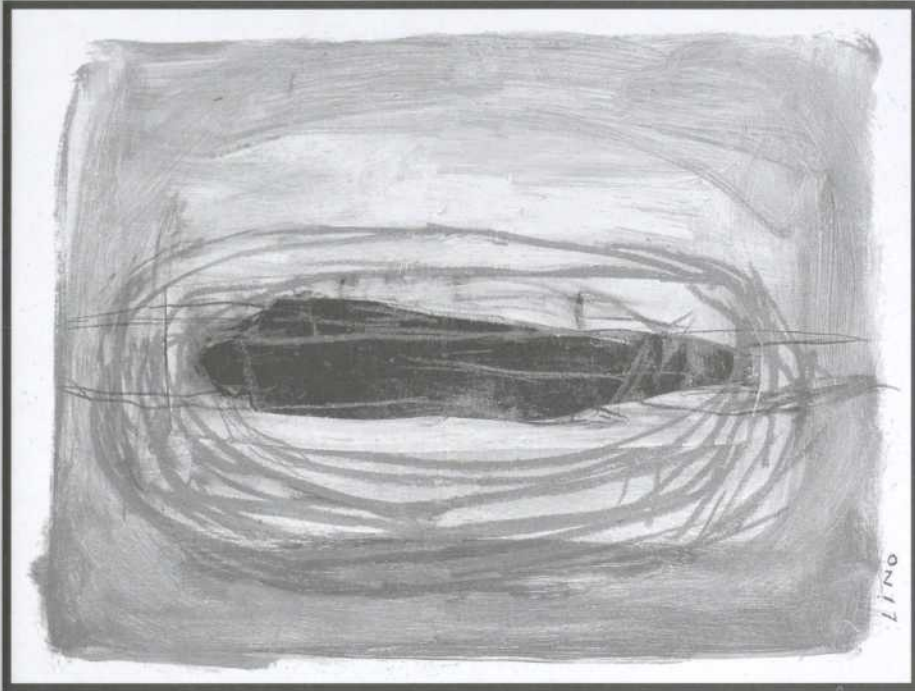
relation d'inconnaissance entre les sexes. D'où l'interdit qui garde cette inconnaissance et qui rend la parole possible. Dans toutes les différences, il y a cet écart qui ne permet pas de se mettre à la place de l'autre, mais qui permet de dire : « Et toi, que dis-tu? ». Sans cet écart, il n'y a pas de parole. Cette différence entre les sexes est première, mais évidemment il y en a beaucoup d'autres. Elle rend possible l'avènement d'un JE et d'un TU.

D'ailleurs, la racine latine du mot « conscience », *con-scire*, « savoir avec l'autre », indique bien que la différence (l'autre) rend possible l'avènement de la conscience. C'est cette voie qu'ouvre la Bible : il y a un homme, il y a une femme, et entre les deux, un interdit, un seul : « De l'arbre à connaître bien et mal, tu ne mangeras pas ». C'est une situation où la différence des sexes et la parole se trouvent en jeu au même endroit.

L'importance de l'interdit

Rel. : La Genèse raconte la création du monde et vous osez affirmer que Dieu n'a pas créé l'homme. Vous dites qu'il a créé l'humain, l'homme et la femme n'apparaissant que par leur rencontre. Que voulez-vous dire exactement?

M. B. : Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le texte hébreu. Il y a effectivement un premier récit (Gn 1) où n'apparaissent



Cependant, il y a une autre façon de comprendre la loi, celle qui ne tient pas, qui n'entoure pas, mais qui établit une limite entre l'un et l'autre, celle de « tu ne tueras pas » ou tu ne mangeras pas l'autre. Une loi purement négative, par laquelle tout reste possible, sauf une chose, l'absorption ou l'anéantissement de l'autre. Cette loi peut être considérée comme fondatrice, car sans elle, la personne humaine ne peut pas se lever. À ce moment-là, il ne s'agit plus d'un dieu qui se réserve la connaissance; c'est au contraire une loi qui donne accès à la véritable connaissance

LINO, L'EXPÉRIENCE,
2001

de l'autre. Pour prendre un exemple simple, si je fracture la porte de mon voisin, je rentrerai chez lui, sans lui. Si je veux le connaître, il me faut respecter sa porte fermée. Et sonner, appeler, afin que ce soit lui et non plus moi qui ouvre sa porte. Alors nous pourrions faire connaissance...

jamais les mots « homme » et « femme », contrairement à ce qu'on peut lire dans nos traductions. Le texte hébreu dit seulement : « Dieu crée l'humain, mâle et femelle ». Il faut attendre le second récit (Gn 2) pour que les mots « homme » et « femme » apparaissent. La femme n'apparaît que dans le désir de l'humain, quand l'humain n'a pas trouvé d'aide « contre lui », comme le dit la traduction de Chouraqui, et ce n'est qu'en présence de la femme qu'il dit aussi le mot « homme ». On peut donc penser que ce Dieu de la Bible ne crée pas l'homme et la femme qui n'apparaissent que dans leur rencontre. Cela corrobore l'expérience que nous avons de l'avènement d'un sujet : on ne peut pas créer un être parlant, on peut seulement l'appeler, l'éveiller, mais certainement pas le faire. C'est à la fois un mystère et une évidence : il y a quelqu'un à l'intérieur de chaque être humain. Et il apparaît lorsque l'entourage le reconnaît comme pouvant seul parler en son propre nom.

Ce sont deux façons de lire un interdit. Les lois qui nous fondent sont peu nombreuses, alors que les lois qui nous entourent sont multiples. Lorsque nous transgressons la loi qui nous fonde, nous souffrons. C'est alors que nous nous apercevons qu'elle nous fondait.

Rel. : La question de la « faute originelle », comme dit la Bible, peut à cet égard s'avérer instructive...

M. B. : Oui, mais il y a là aussi plusieurs lectures. La première considère que l'homme était orgueilleux et qu'il a mangé de l'arbre parce qu'il voulait être comme Dieu. La seconde propose plutôt qu'il a mangé la parole qui le revêtait, puisqu'il a eu peur. Le commentaire juif dit que l'homme et la femme n'avaient qu'une parole et qu'ils s'en sont dépouillés. Par la suite, ils ne sont plus « nus », mais « dénudés ». L'interdit garantissait donc l'inconnaissance. Dans cette lecture, l'Éden apparaît comme lieu d'épreuve et non seulement comme paradis. Épreuve de la reconnaissance de soi-même et de l'autre, impossible encore à qui n'est pas advenu comme sujet.

Rel. : L'interdit pose ainsi une limite entre le JE et le TU et rend possible un rapport entre les deux qui ne soit pas une absorption de l'un par l'autre. Est-ce à dire que l'interdit ne peut être transgressé?

M. B. : Nous avons beaucoup réfléchi, à plusieurs, sur la phrase : « De l'arbre à connaître bien et mal, tu ne mangeras pas » (Gn 2, 16). La première chose qu'on croit comprendre, c'est que par cette loi, Dieu se réserve la connaissance. Triste Dieu! Car même nous, lorsque nous avons des enfants, nous ne nous réservons pas ce que nous savons, au contraire. La loi qui nous tient serait dans cette optique un interdit qui nous entourerait, dans lequel nous serions enfermés, un lieu dont il ne faudrait pas sortir. Cette conception de l'interdit donne évidemment l'envie de transgresser, parce qu'il n'y a aucune raison d'obéir à un Dieu qui nous entoure de prescriptions tout en se réservant le plus précieux. Transgresser l'interdit serait alors un signe de maturité.

Rel. : C'est cette façon de penser l'interdit qui vous permet de faire des rapprochements entre nourriture et sexualité, entre dévorer et demeurer...

M. B. : Ce qui touche à la nourriture touche en même temps à l'esprit. Dans l'invisible, les esprits peuvent se manger les uns les autres, se posséder. Lorsque quelqu'un est sous l'emprise d'un autre, il se fait manger par lui. Il n'y a pas de meilleure métaphore de la possession psychique que la dévoration : ce que je mange ne demeure pas. Ce que je mange

devient moi, alors que l'ami que je reçois, qui demeure chez moi, demeure lui-même. L'identité de chacun dépend d'ailleurs de ce « demeurer ensemble », car personne ne fonde sa propre identité. Il y a dans cette confirmation mutuelle d'identité quelque chose de l'ordre du « demeurer ensemble » et du « recevoir mutuellement ».

Rien n'est hors parole

Rel. : Vous dites ainsi que la sexualité n'est pas « naturelle » : elle s'inscrit toujours dans la parole. Mais la pornographie et la prostitution ne tendent-elles pas à évacuer cette dimension symbolique de la sexualité?

M. B. : Aucun de nous n'accède tout droit à une pleine justesse symbolique. C'est en tâtonnant que nous nous cherchons les uns les autres pour établir toutes sortes d'alliances dont dépendent notre travail, notre santé, notre bonheur et notre vie. Je ne dirais pas, pour ma part, que pornographie et prostitution se trouvent hors de la parole. Je pense qu'à partir du moment où l'homme naît, il est déjà dans le langage, il n'est plus dans la nature. Aucun de ses comportements ne redeviendra un comportement animal.

Cela n'empêche pas qu'il puisse y avoir quantité de perversions de la relation : utilisation des corps comme objets, détournements de toutes sortes, etc. Reste que même dans des échanges particulièrement pervers, on ne peut jamais dire qu'il n'y a plus aucun message qui soit porté de l'un à l'autre. Si c'était le cas, personne ne pourrait sortir de ces situations-là. Reléguer ce type de relations hors de l'humanité est donc dangereux et faux. Dans mon métier, j'entends des récits qui concernent ce que vous venez d'évoquer. Rien de tout cela n'est hors parole, même si le sujet a bien du mal à s'y rencontrer d'égal à égal avec l'autre.

Rel. : Alors que la religion disait « tu enfanteras dans la douleur », la science permet aujourd'hui de « concevoir sans plaisir ». Ce nouveau rapport entre plaisir et reproduction, qui peuvent désormais être totalement dissociés, ne modifie-t-il pas radicalement la façon de penser les relations homme/femme?

M. B. : Vous me dites : « Tu enfanteras dans la douleur ». Cela ne semble pas vous étonner. Or le texte dit : « Dans la peine, tu enfanteras des fils ». C'est la filiation qui sera difficile, pas l'accouchement. Vous voyez à quel point ces textes ont été pervers!

Je me demande quel rapport il y a entre une transmission religieuse culpabilisante, maudissante, « Tu enfanteras dans la douleur », et l'avènement d'une science qui vient se mettre à la place de ce qu'on croit avoir été le rôle de Dieu, la toute puissance sur la vie. Comme beaucoup de mes collègues, mais pas tous, je suis en grand questionnement devant cette instrumentalisation du corps, cette procréation hors relation, cette nouvelle origine qui serait le savoir/pouvoir médical et non plus la

rencontre entre un homme et une femme (l'alliance, si pauvre soit-elle, de deux êtres qui parlent).

Il faudra deux ou trois générations avant de voir les conséquences de ce qui est en train de se mettre en place. Les conditions de la parole seront-elles assurées par cette transmission de la vie? A priori, on peut penser que non. En même temps, c'est compter sans le désir humain, qui ne se laisse pas longtemps maltraiter. Si quelque chose est notoirement en contradiction avec le désir profond des êtres, cela n'aura pas le succès que nos savants espèrent. Ce qu'ils n'ont pas prévu, c'est qu'ils puissent un jour se trouver en procès, c'est-à-dire que les personnes qui ont été ainsi conçues les mettent en demeure de s'expliquer.

Qui de nous souhaiterait être un bébé éprouvette? Chaque fois que nous faisons subir à quelqu'un d'autre quelque chose que nous n'aurions pas aimé pour nous-mêmes, une part de notre désir travaille contre nous. C'est une des façons de réfléchir, se demander ce que cela fait à ceux qui manipulent la vie, sans parler de ceux qui subissent ces manipulations.

Vous me dites : « Tu enfanteras dans la douleur ». Cela ne semble pas vous étonner. Or le texte dit : « Dans la peine, tu enfanteras des fils ». C'est la filiation qui sera difficile, pas l'accouchement. Vous voyez à quel point ces textes ont été pervers!

Rel. : Votre réflexion sur l'avortement se situe à l'écart du cadre dans lequel cette question est souvent cantonnée. Peut-on penser un rapport entre l'avortement et la loi autrement que sur le mode de la criminalisation?

E. F. : Les lois qui disaient que l'autre était mauvais amenaient à la discrimination, à la honte. Elles remettaient de la souffrance sur la souffrance. La véritable loi n'est pas celle qui dit que l'autre est mauvais, mais celle qui dit que tel acte est interdit. Cela ne veut pas dire que cet acte ne peut pas être commis mais que, quand on le fait, on se retrouve en état de souffrance. Il ne faut pas que cette peine-là nous soit enlevée. Quand on n'a pas d'autre solution que de passer par là, qu'on sache au moins que c'est du malheur.

Je ne regrette pas qu'il n'y ait plus de peine criminelle pour l'avortement : il y a déjà assez de peine dans ce cas-là. Mais s'il y a des lois concernant la vie, c'est pour qu'on sache qu'à chaque fois qu'on les transgresse, cela fait mal. S'il n'y a pas de loi, on perd la conscience du malheur. C'est grave pour un être humain de ne plus être en contact avec sa propre peine. C'est pourquoi il est nécessaire de garder les lois qui disent la limite du bonheur et du malheur.

Supprimer la peine criminelle, oui, mais pas par le moyen de la perte de la conscience de la peine – de la souffrance. Mais dire : « Ce malheur n'en est pas un, la preuve, c'est qu'il est permis », c'est autre chose. On joue là avec la conscience. Le passage est étroit entre ne plus mettre en prison et déclarer que c'est sans douleur. ●

(ENTREVUE RÉALISÉE PAR ANNE-MARIE AITKEN)

La deuxième révolution sexuelle

JEAN PICHETTE

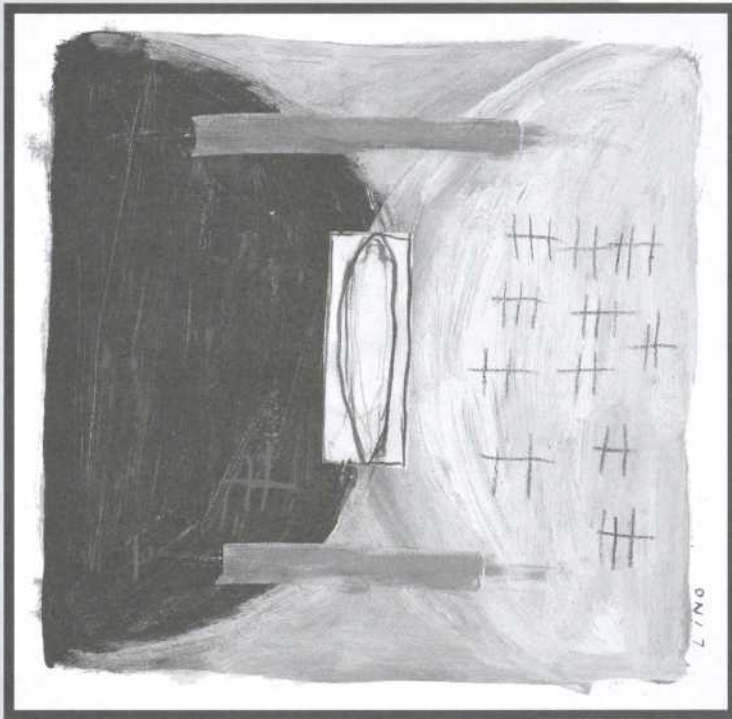
Le clonage de l'être humain, qu'un médecin italien, le Dr Severino Antinori, affirmait le mois dernier pouvoir réaliser avant la fin de l'année, laisse peut-être présager un rapport totalement nouveau à la sexualité. Au moment même où notre société semble hantée par le sexe, cela permet de rappeler que les apparences sont souvent trompeuses : derrière le flux libidinal incessant qui traverse nos écrans – de télévision, de cinéma, d'ordinateurs – et se cristallise sur des panneaux publicitaires tapissant les lieux publics, peut-être assistons-nous, au fond, au chant du cygne de la sexualité, aux derniers soubresauts de ce qui paraît pourtant si intimement lié à l'expérience humaine. Est-ce à dire que nous serions en train d'entrer dans le monde de la post-sexualité? Que cela pourrait-il alors signifier?

Le XX^e siècle a connu une formidable révolution sexuelle, qui a permis de libérer la sexualité de la reproduction; le tournant du nouveau millénaire rend désormais possible la reproduction sans la sexualité, comme si la dissociation de ces deux termes les rendait totalement étrangers l'un à l'autre. Les technologies de reproduction rendent possible, au nom d'un légitime désir d'enfant, l'engendrement sans relation sexuelle : l'homme devient un producteur de sperme et la femme est réduite en une cavité à remplir, un entrepôt d'embryon(s) conçu(s) en laboratoire. Le clonage pousse encore plus loin cette relation technicisée entre l'homme et la femme en faisant disparaître jusqu'à l'idée que la reproduction implique un rapport à l'autre. Le sociologue Jean Baudrillard a bien décrit cette évolution en écrivant que « du temps de libération sexuelle, le mot d'ordre fut celui du maximum de sexualité avec le minimum de reproduction. Aujourd'hui, le rêve d'une société clonique serait plutôt l'inverse, le maximum de reproduction avec le moins de sexe possible. »

Replacée dans ce cadre, la sexualité peut être vue comme quelque chose de « dépassée », de « rétrograde », et faire l'objet d'un rejet s'apparentant à la version *high tech* de la condamnation traditionnelle, religieuse, de la sexualité. Mais c'est du coup un renversement important qui s'opère ainsi sous nos yeux. Être « progressiste », dans la version technicienne, pourrait aujourd'hui signifier l'affranchissement à l'égard de la sexualité – et non plus à l'égard de la reproduction, comme on le clamait à l'époque de la première révolution sexuelle. Réciproquement, être « réactionnaire », ce serait désormais vouloir maintenir l'engendrement dans l'orbite du rapport sexuel. On note alors la singulière inversion qui s'opère : l'Église était (et est toujours) critiquée pour sa vision « morale » de la sexualité; elle est maintenant aussi mise au ban pour son refus des technologies de reproduction – sa défense de la sexualité!

L'hypothèse d'une sortie de la sexualité est pourtant moins farfelue qu'elle n'y paraît. À l'ère du Sida et de la peur des

épidémies, le *safe sex* par excellence pourrait être l'absence de sexe : une « raison » médicale d'autant plus « convaincante » que le clonage permettrait enfin (!) la réalisation du fantasme de l'auto-engendrement. L'individualisme atteindrait ainsi son paroxysme, dans le repliement narcissique de chacun sur soi. La « fonction » reproductive de la sexualité étant désormais assumée techniquement, on peut aisément imaginer que sa



dimension de « plaisir » soit prise en charge de la même façon : la science-fiction ne se prive d'ailleurs pas de nous présenter des scénarios de ce type et les développements fulgurants de la « réalité virtuelle » ont déjà commencé à montrer les multiples possibilités offertes par le cybersexe.

Vision apocalyptique? J. G. Ballard, qui a décrit, dans *Crash!*, les noces sanglantes de la chair et du métal, parlait de son roman comme d'« un roman apocalyptique d'aujourd'hui ». Les technologies de reproduction, en faisant entrer la fiction dans la réalité, participent de ce que le grand maître de la science-fiction décrit comme « le "fait" capital du XX^e siècle », soit « l'apparition de la notion de possibilité illimitée ». Elles ne sont certainement pas annonciatrices de l'apocalypse, entendue dans le sens courant de « fin du monde »; elles nourrissent par contre certainement – en brouillant l'ordre généalogique – l'enfermement dans un « présent proliférant », comme l'écrit encore Ballard, où le « possible » tend à s'imposer comme seule norme légitime. Peut-être un fantasme inavoué, celui de l'abolition de la sexualité, nourrit-il au fond l'imaginaire des technologies de reproduction. En étroite résonance avec l'idée d'auto-fondation de l'individu, celles-ci contribueraient alors à libérer complètement les humains de la nécessité du rapport – même biologique – à l'autre, en faisant de la technologie le seul « partenaire sexuel ». Cela, me semble-t-il, devrait au moins nous inquiéter. ●

LIND, LA RENCONTRE, 2001

Le sommeil des repus

La révolution sexuelle de la deuxième moitié du XX^e siècle a brisé bien des tabous, redonnant au corps toute sa noblesse, avec cependant le risque d'en faire un simple objet. Ne faut-il pas aujourd'hui renouer avec le langage de l'âme pour se tenir éveillés et pour donner à l'autre la possibilité de s'inventer dans la rencontre?

MARC CHABOT

« Elle secoua lentement la tête tandis qu'il lui passait tendrement la main dans les cheveux.

– Albertine, qu'y a-t-il?

– Je rêvais, dit-elle distraitemment.

– À quoi rêvais-tu? demanda-t-il avec douceur.

– Je me souviens mal; à tant de choses...

– Essaie de te rappeler. Fais un effort.

– Tout cela était si vague... et je suis si fatiguée...

Toi aussi, tu dois être fatigué. »

RIEN QU'UN RÊVE, ARTHUR SCHNITZLER

sexe. Celui qu'on ne pourrait plus nous enlever, celui qui deviendrait le modèle d'une nouvelle aliénation.

Désormais au cœur d'un après-midi de la semaine, on peut vous enseigner les différentes manières d'utiliser un vibreur. On vous montrera les avantages de chaque modèle, ses courbes et ses vitesses. La grosseur de la pile et sa puissance.

Il n'y a rien de plus ordinaire qu'un corps et ses désirs, et si c'est ordinaire, cela se banalise et se commercialise. Intelligence minimum, performance maximum.

Il n'y a rien de plus extraordinaire qu'un humain et ses désirs. Complexité, subtilité, histoire et rêve. Mais tout est derrière le cache-sexe.

Nous en sommes à nous regarder dans un miroir pour vérifier si nous existons encore. L'individualisme se tord de rire derrière nous. Il peut se dire : mission accomplie.

Libération de l'insignifiant. Disparition du regard de l'autre.

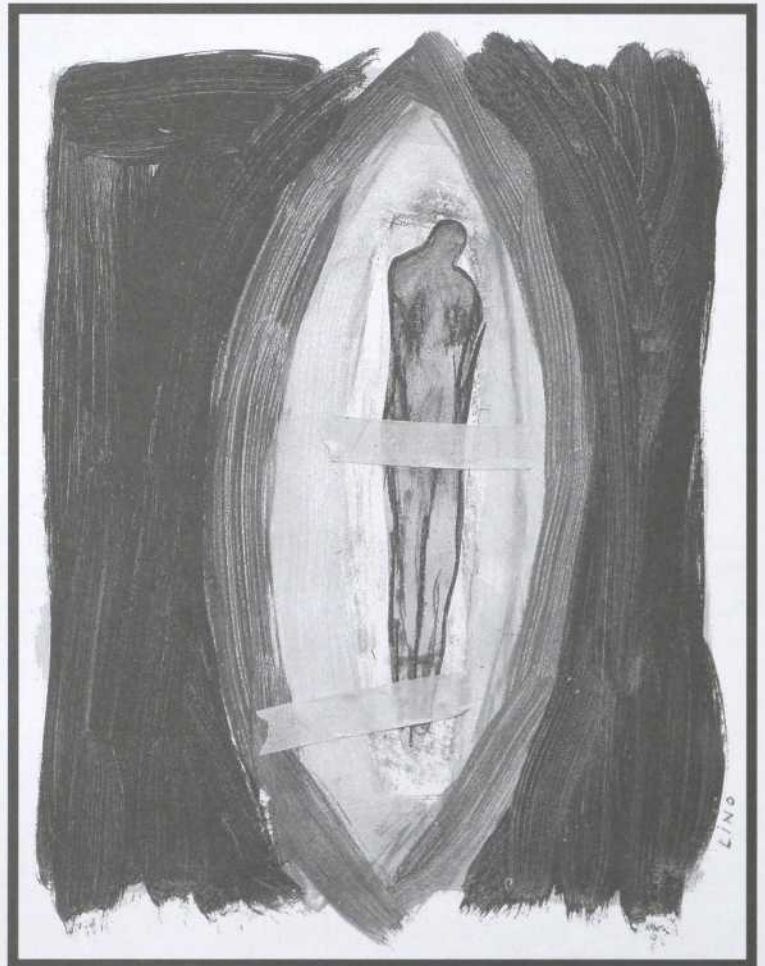
Je me souviens d'un culturiste interviewé à la télévision qui affirmait aimer faire l'amour dans la position du missionnaire parce qu'il pouvait ainsi contempler le travail de ses biceps. Même l'autre peut être un miroir. Le regard de l'autre n'existe

L'AUTEUR EST
PROFESSEUR DE
PHILOSOPHIE AU
COLLÈGE FRANÇOIS-
XAVIER-GARNEAU

Fatigue. Mémoire. Effort. Le rêve est fini. La sexualité ne se pense plus, elle se pratique. N'importe comment peut-être, mais elle se pratique. L'essentiel est là sous nos yeux, chaque jour. Des corps bougent, des corps crient, des corps semblent jouir. Que cela soit vrai ou pas n'a aucune importance. Le vrai n'est plus un souci pour le commerce. Le souci de la vérité n'est toujours pas notre but. Il suffit de construire, encore et toujours, des mensonges. Avant, le corps était sale, péché, ce qui devait être oublié. Le corps ne comptait pour rien. Nous en avons peur et on fabriquait la peur du plaisir. Maintenant, le corps est tout. Contorsions, cris, écoulements sont au rendez-vous. Aucun souci pour la vérité non plus. Le corps est l'objet autour duquel nous inventons nos mensonges. Le corps se vend, donc il est vrai. Le corps se voit, donc il est vrai. Le corps s'entend, donc il est.

Fatigue. Mémoire. Effort. Le rêve est fini. Désormais il faudrait se rappeler, se donner une histoire. Retracer dans le rêve ce qui n'a pas fonctionné. Mais l'histoire est finie. L'histoire s'invente. Il y a eu la révolution sexuelle et elle rapporte bien davantage que la pensée et la réflexion.

Nous n'avions pas imaginé qu'en montrant le corps, qu'en fabriquant les images, qu'en faisant résonner nos cris en dehors de nos chambres, nous venions d'inventer le plus magnifique cache-



LINO, *ÉPICENTRE*,
2001

plus, nous abolissons les différences, alors que pourrait-il me faire entendre que je ne sais pas déjà?

« La compréhension pleine et entière de la sexualité dépasse aujourd'hui en importance l'acte sexuel lui-même. Après des siècles d'obscurantisme, l'esprit veut savoir, et *tout* savoir. En réalité le corps a presque abdiqué », écrivait D.H. Lawrence vers 1930. Il rédigeait alors un pamphlet intitulé *Défense de Lady Chatterley* pour expliquer son roman. Ce pamphlet n'a pas été publié à nouveau depuis; pourtant, on peut y lire les déceptions et les espoirs de l'écrivain. Il souhaitait une « compréhension pleine et entière de la sexualité », mais les descrip-

La génération de la révolution sexuelle s'est endormie aussitôt l'acte accompli. J'ai parfois le goût d'affirmer : ne la réveillons pas. Sortons en silence, sur le bout des pieds. Quittons cette chambre de la solitude.

tions de l'acte sexuel dans *L'amant de Lady Chatterley* suffisaient aux lecteurs. Tout était en place pour l'invention des machines à jouer. Seul ou avec d'autres, seul même avec l'autre.

Le plaisir en pure perte. Il n'en reste rien. Nous nous sommes perdus dans la technique. Le savoir-faire et le savoir-être ont été séparés. Le plaisir se pense maintenant sans l'autre. Mais cela fait marcher l'industrie.

Il nous manquait un corps, nous a-t-on dit. Il nous fallait un corps d'où la jouissance pourrait venir, il nous fallait un corps avec le droit d'être. Nous avons le corps et nous cherchons l'esprit de la jouissance. Tout n'est pas mauvais, mais nous vivons dans l'illusion de l'accompli. La génération de la révolution sexuelle s'est endormie aussitôt l'acte accompli. J'ai parfois le goût d'affirmer : ne la réveillons pas. Sortons en silence, sur le bout des pieds. Quittons cette chambre de la solitude. Partons vers l'inaccompli. L'effort à faire est là. Laissons dormir ceux et celles qui sont repus par leur performance.

Chaque génération doit aller vers le manque, aucune génération ne peut se satisfaire de l'accompli, encore moins des supposées prouesses de la jouissance.

L'invention de l'autre

Fatigue. Mémoire. Effort. Cette solitude, elle se pense, elle se parle. Elle n'est pas tout ce que nous pouvons être. Je vis dans une société qui fait tout pour qu'un seul sexe existe. Tout va vers le même, tout va vers la disparition de l'intelligence. L'aventure est une forme d'égoïsme. L'acte le plus anticonformiste consiste à inventer l'autre. L'autre, c'est ce dont je peux me réjouir. Le souverain bien est dans l'effort pour s'approcher de l'autre, pour l'inventer et pour l'inviter à s'inventer. Il me semble qu'il y avait une part de ce rêve dans *L'amant de Lady Chatterley*.

Le moi est traître. Entrer en dialogue avec soi, c'est encore un monologue. Si je me parle, c'est que j'ai la responsabilité de bien me dire devant l'autre. Le plaisir à l'état brut peut toujours se conjuguer au singulier. Mais c'est justement ce singulier qui brise l'aventure humaine.

Au pays de l'individualisme, on peut très bien se satisfaire du singulier. L'autre est de passage ou simple objet. Il ne fait pas le monde, il ne défie pas le temps, il n'invente pas avec moi une histoire, il est jetable, comme tout le reste, comme tous les restes que nous sommes pour la société marchande. Nous le savons maintenant que l'acte sexuel ne permet pas l'invention de l'autre. La jouissance sexuelle a bien du mal à être autre chose que la jouissance de l'objet. Certains n'en sortiront jamais. Certains ne s'y retrouvent plus.

Il nous faudrait sortir de la perte sèche des corps. Le souci de l'autre se mêlant au souci de soi. Il nous faudrait sortir de l'adolescence de la révolution sexuelle. C'est un défi terrible puisque nous l'avons faite confortable, nous l'avons faite sur le dos du passé. Nous ne pouvions pas imaginer une révolution sexuelle qui nous mènerait dans l'enfermement, mais nous pourrions nous remettre à penser en dehors de l'acte, en dehors des gestuelles de la solitude.

Chaque être est plein de secrets

Chaque être habite plusieurs mondes. C'est ce que nous pouvons voir dans *Eyes Wide Shut*, le film de Stanley Kubrick tiré de la nouvelle d'Arthur Schnitzler. Il y a des actes de l'esprit qui pourraient nous mener ailleurs que dans l'acte sexuel. Il y a des actes de l'esprit qu'on peut recevoir comme une jouissance. Penser la sexualité dans sa dimension philosophique et métaphysique nous permettrait d'aller voir en dehors de nous-mêmes. Il n'est pas dit que cette marche vers l'autre ne peut s'accomplir que dans et par le corps.

« Aucun rêve, fit-il en poussant un léger soupir, n'est jamais qu'un rêve.

Elle lui blottit la tête contre sa poitrine.

– Maintenant j'espère que nous sommes bien réveillés, et pour une très longue période. »

Il allait dire :

– Pour toujours, mais avant qu'il ait pu prononcer un mot elle posa un doigt sur ses lèvres tout en murmurant comme pour elle-même :

– Il ne faut pas chercher à connaître l'avenir.

Et ils restèrent, silencieux, plongés dans une légère torpeur sans rêves, tout près l'un de l'autre ... »

RIEN QU'UN RÊVE, ARTHUR SCHNITZLER

Relire ceux et celles qui ont fait le monde, ceux et celles qui cherchaient le corps et l'âme, ceux et celles qui voulaient des deux. Renouer avec le langage de l'âme. Romantisme en moins. Individualisme en moins. Le souci du manque au bout des lèvres. Le désir inépuisable des mondes secrets. Se tenir loin

du mensonge, ce n'est pas vivre dans la prétention de la vérité. C'est surtout se laisser habiter par le souci des autres. L'humain n'est pas soucieux pour rien.

Il y aura probablement encore de longues heures d'auto-contemplation, des solitudes criantes, des appels inutiles pour un retour en arrière et surtout la crainte de ne plus jamais s'éveiller près de l'autre. Nous participons, chacun à notre manière, au délire collectif de la chosification.

Le sexe se tient toujours tout près de la mort. Il est triste. Il est aussi la joie immense d'être au monde. Le sexe se tient tout près de la solitude. Il est pourtant l'approche ultime de l'autre si nous le voulons.

Il n'y a aucune raison d'être optimiste. L'inutilité de l'optimisme est indiscutable. Comme si nous pouvions sauver la sexualité d'elle-même, comme si nous pouvions en faire autre chose que ce solipsisme de tous les instants. Ce n'est pas la sexualité qu'il faut désormais humaniser, c'est l'humain lui-même qui ne sait plus son nom. Ne demandons pas au plaisir d'avoir une mémoire à notre place.

D.H. Lawrence attendait des lecteurs, il n'a rencontré que des voyeurs. C'est le plaisir primaire de *Lady Chatterley* qui attirait les lecteurs et les lectrices. On lisait ce roman pour apprendre le corps. Il faudrait désormais le relire pour retrouver la liberté et l'harmonie du vivant.

Le sexe se tient toujours tout près de la mort. Il est triste. Il est aussi la joie immense d'être au monde. Le sexe se tient tout près de la solitude. Il est pourtant l'approche ultime de l'autre si nous le voulons. ●

L'industrie du sexe

FRANÇOISE NDUWIMANA

Trafic sexuel, esclavage sexuel, prostitution... bien qu'elles requièrent des nuances, ces expressions reflètent souvent une même réalité. Et c'est peut-être parce qu'elles ont en commun l'exploitation du sexe, c'est-à-dire son asservissement et sa réduction à une fonction mécanique et marchande, qu'elles se confondent. Il est pourtant important de les distinguer, car de cette distinction découlent des mesures de prévention et de répression différentes.

La notion de trafic sexuel fait davantage référence aux réseaux criminels organisés ou à des organisations illicites dont les victimes sont en quelque sorte des prisonnières. Elle est souvent comprise sous son aspect transrégional ou transnational, et devient donc étroitement liée au tourisme sexuel et aux migrations forcées, dont le recrutement repose essentiellement sur de fausses promesses et sur des activités criminelles (fausses adoptions, faux mariages, etc.). Il va de soi que la question des frontières devient alors incontournable dans la recherche de solutions.

Le phénomène d'esclavage sexuel, quant à lui, est généralement relié à une situation de conflit armé ou de guerre civile, mais il ne s'y limite pas. Le viol et la prostitution forcée y sont étroitement reliés. L'esclavage sexuel, dans le cas d'un conflit armé, suppose l'existence d'une structure de contrôle. Ce fut le cas de l'armée impériale japonaise qui, durant la Deuxième Guerre mondiale, avait inclus, dans ses opérations de guerre, l'esclavage sexuel de plus de 200 000 femmes asiatiques, communément surnommées « femmes de réconfort ». En plus du droit humanitaire international que constituent les quatre conventions de Genève, la Cour pénale internationale, si elle entre en fonction, offrira un cadre de répression du crime d'esclavage sexuel.

L'âge des victimes, leur sexe, les contextes sociaux, culturels, politiques et économiques dans lesquels les phénomènes se déploient constituent d'autres dimensions sans lesquelles l'analyse risque d'être biaisée.

Quand l'exploitation sexuelle implique des enfants et des mineurs (d'après l'ONU, ils sont plus de 3 millions), elle viole la convention relative aux droits de l'enfant, particulièrement son protocole facultatif qui prohibe la vente d'enfants, la prostitution et la pornographie infantile. Entre autres mécanismes de répression internationale, on peut mentionner l'entente signée à Stockholm, en 1996, qui vise autant la pédophilie que le tourisme sexuel impliquant des enfants.

La question du sexe des victimes est aussi fondamentale. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que les femmes et les fillettes constituent au moins 80 % des victimes de la prostitution mondiale. En témoigne la nature des mesures internationales adoptées pour essayer de juguler le problème : la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard

des femmes; le protocole de la convention internationale sur le crime organisé, spécifique au trafic des personnes, dont celui des femmes et des enfants, etc.

Toutefois, si la perspective féministe s'impose, elle ne doit pas voiler l'autre facette du phénomène. La prostitution masculine et la pédophilie impliquant de jeunes garçons sont deux réalités suffisamment inquiétantes pour ne pas en sacrifier les victimes sous prétexte que leur nombre est moins imposant. À ce sujet, on ne peut que déplorer l'absence de cadre de réflexion, tant local qu'international.

proscription de la prostitution en est une autre. Dans les rangs féministes, et cela reflète assez bien l'opinion publique, les positions sont campées : doit-on criminaliser la prostitution ou l'encadrer?

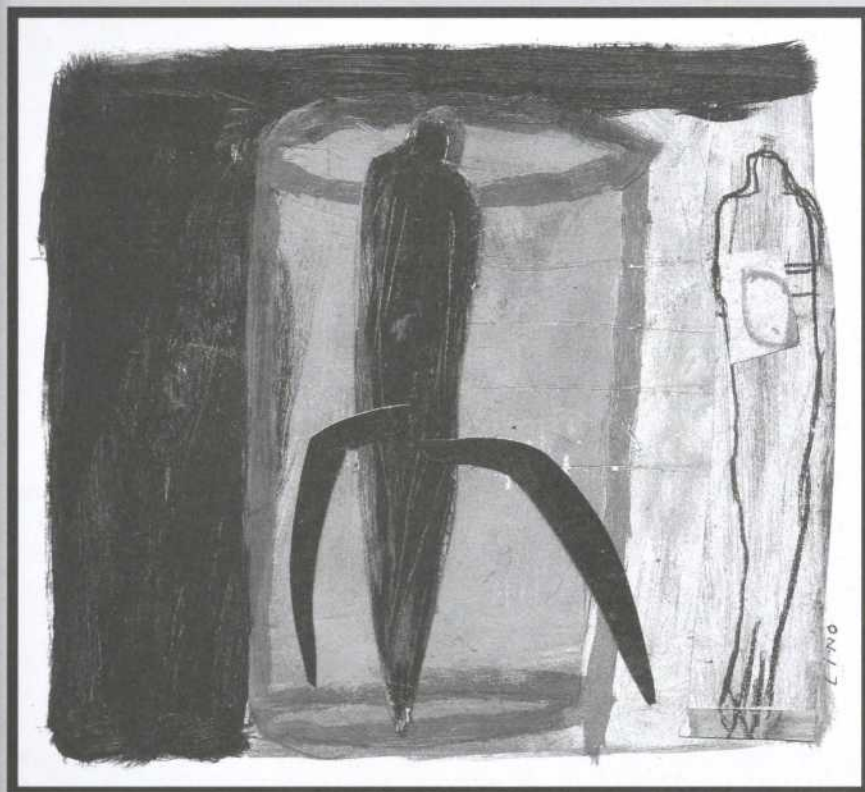
La prostitution repose sur des causes structurelles. Elle est fille de la pauvreté, et dans une certaine mesure, fille du patriarcat. Elle résulte des inégalités sociales dont on ne peut aujourd'hui saisir l'ampleur qu'en interrogeant les contextes socio-économiques, les rapports homme/femme et Nord/Sud. Affirmer cela ne veut pas dire cautionner sa pratique. C'est jeter les bases d'une lecture structurelle, condition *sine qua non* d'une recherche de solutions durables.

Il est en effet important de comprendre qu'il ne suffit pas de décréter l'abolition de la prostitution pour en découdre définitivement. Dans plusieurs pays du Sud, la prostitution est clandestine ou informelle. Les femmes qui s'y adonnent sont doublement victimes de l'ostracisme social, de la répression policière et de l'exploitation de leurs clients. Criminaliser la prostitution sans mesures d'intégration sociale reviendrait à criminaliser ces femmes et non le système.

Encadrer la prostitution ne signifie pas en cautionner l'existence. Il semble clair

que l'opération vise avant tout à protéger les personnes prostituées de diverses formes d'abus et qu'il n'y a pas lieu d'opposer cette initiative à des mesures de court et de long terme visant à les sortir de cette situation.

À trop chercher une réponse simple et univoque, alors que la complexité du phénomène est loin de s'y prêter, on court un certain nombre de risques. Dans des pays où le corps de la femme est considéré comme le réceptacle de l'honneur familial, l'infidélité est sciemment confondue avec la prostitution. Des milliers de femmes sont tuées ou torturées, chaque année, non sur fond de vérité mais de soupçon reposant sur des relations illicites auxquelles elles se seraient livrées. Dans pareilles situations où, même quand elle existe, la loi est rendue caduque par la tradition, c'est moins d'abolition théorique de la prostitution dont la société a besoin que de mesures éducatives visant à libérer le sexe de l'arbitraire patriarcal et des inégalités sociales. ●



LINO, INTOUCHABLE, 2001

Malgré ces quelques nuances, force est de constater une similitude majeure : écarté de son champ symbolique et réduit à une monnaie d'échange ou à un instrument de domination, le sexe perd sa fonction de sens. Il devient lieu de triomphalisme, de domination et de pouvoir. Il croule sous l'assujettissement. Il n'y a donc pas lieu de parler de liberté, comme plusieurs sont tentés de le faire. Si, à travers les expressions de trafic et d'esclavage sexuels, il est facile de décoder l'assujettissement des victimes, il en va tout autrement de la prostitution qui, elle, se prête à deux lectures possibles jouant sur la liberté d'y consentir ou non et comportant forcément le risque d'en fausser le débat.

Pour justifier la pratique, les tenanciers du marché du sexe – et les personnes prostituées elles-mêmes parfois – invoquent le principe libertaire ou la notion de choix. Ceci soulève la question, non réglée, de l'interprétation et de l'exercice des libertés individuelles.

Cependant, réfuter de tels arguments est une chose; vouloir imposer avec empressement et de façon univoque la

Si l'Église cessait d'interdire...

Dépositaire d'un trésor de sagesse susceptible d'éclairer le chemin de l'humanité sur le front de la vie humaine, l'Église n'arrive cependant pas à sortir d'un discours autoritaire qui transforme l'interdit porteur de sens en simple interdiction et qui ne parle plus à bon nombre de ses membres, principalement les femmes.

NICOLE LAURIN

La morale sexuelle est au cœur de la crise qui secoue l'Église depuis les années 1960, en particulier dans les sociétés d'Europe et d'Amérique du Nord¹. Cette crise se manifeste principalement par le déclin de la pratique, la chute de l'effectif du clergé et des communautés religieuses, la difficulté de transmettre la foi aux générations montantes. Au Québec, cette situation contraste avec la forte mobilisation religieuse des décennies précédentes. La crise de l'Église s'inscrit dans un contexte de changement social et culturel, mais elle n'en résulte pas moins des décisions qui ont été prises par les pouvoirs institués ou par les simples fidèles, tout particulièrement dans le domaine de la sexualité, des rapports entre les sexes et de la procréation.

En ce domaine, la lente évolution des normes et des pratiques a fini par provoquer une révolution. Ainsi, la libéralisation graduelle des mœurs, au cours du XX^e siècle, atteint son apogée dans les années 70. À la même époque, l'invention et la diffusion rapide des nouveaux moyens de contraception et des technologies de reproduction permettent de dissocier la sexualité, voire même la parentalité, de la procréation. Parallèlement, le mouvement féministe et le mouvement gai remettent profondément en question les rapports traditionnels entre les hommes et les femmes.

Le continent du sexe, pourrait-on dire, est parti à la dérive, se détachant de toutes les formes de régulation fondées sur l'opposition entre ce qui est bien ou mal, naturel ou contre nature, normal ou aberrant. Ce mode de contrôle a cédé la place à l'auto-régulation des conduites, balisée et informée par différents discours. D'une part, ceux qui émanent de la médecine, de la biologie ou de la psychologie; d'autre part, le discours des mouvements de libération et d'émancipation axé sur les droits et libertés des personnes. Dès lors, tout langage autoritaire se heurte au refus et à l'incompréhension. Or, l'Église privilégie ce mode d'intervention dans le domaine de la sexualité. Elle mise sur l'interdiction, au nom de principes apparemment immuables. Sa doctrine morale a pourtant varié au cours de l'histoire en ce qui concerne la sexualité. Par exemple, c'est entre l'an mil et le début du XIII^e siècle que l'Église établit et régit le mariage des laïcs et qu'elle impose le célibat aux prêtres séculiers.

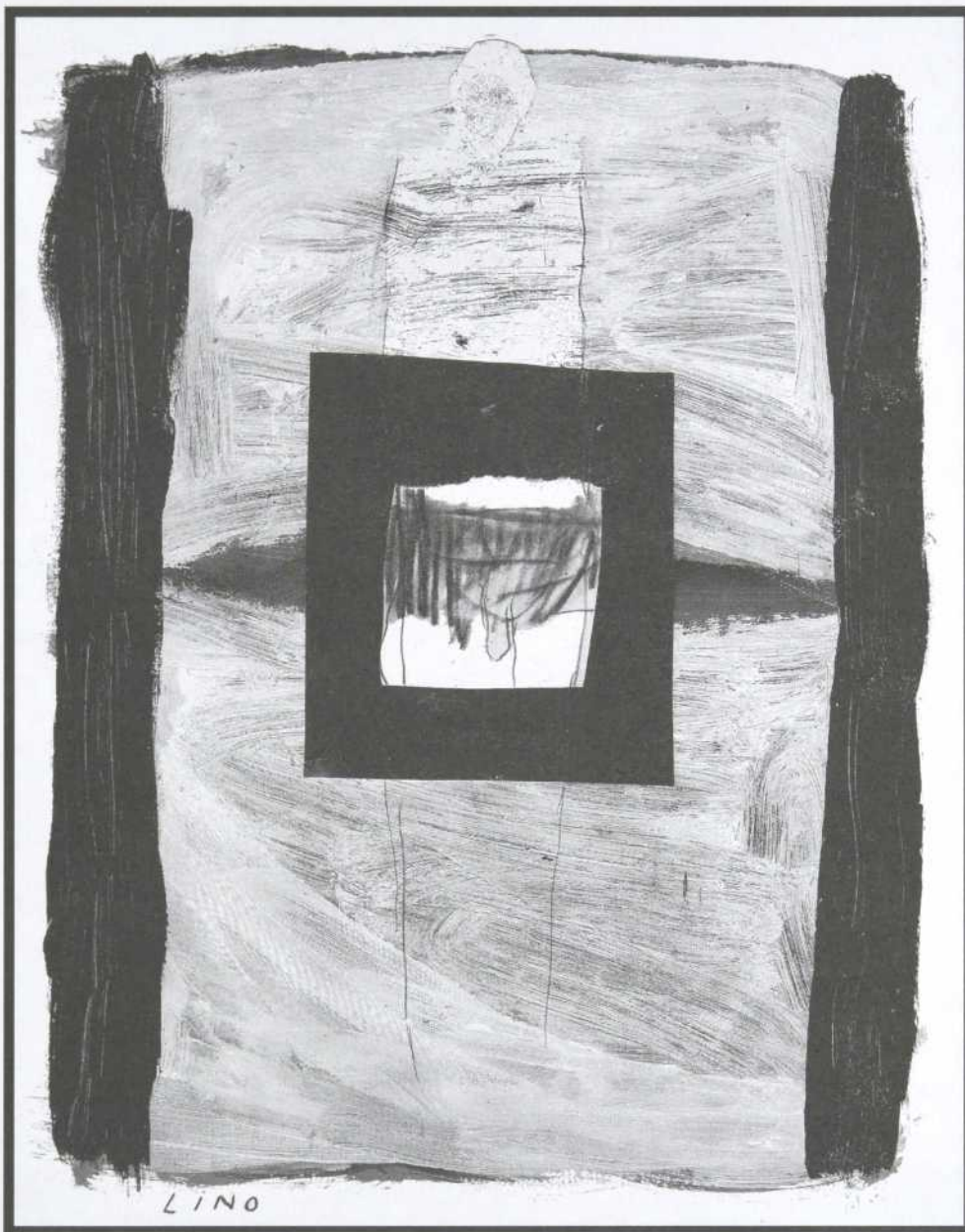
1. Ce texte est la version remaniée d'une intervention de l'auteure à la Soirée Relations du 19 février 2001 : « Religion et société, du passé à l'avenir ». On peut se procurer la vidéocassette au (514) 387-2541.

Sur le mode de l'interdiction

Au cours des quatre dernières décennies du XX^e siècle, la condamnation a frappé la contraception en premier et tout ce qui est venu après, comme si cette logique une fois enclenchée ne pouvait s'arrêter. En 1967, l'encyclique *Humanae Vitae* déçoit profondément les catholiques dans le contexte de l'après-concile qui leur permettait d'espérer un assouplissement de la position de l'Église sur la contraception. Pour la première fois, en effet, certaines sociétés disposaient de moyens sûrs et efficaces de planification des naissances, au moment d'ailleurs où commençait à se faire jour la nécessité d'un contrôle de la fécondité à l'échelle planétaire. La fécondation in vitro est aussi interdite aux catholiques de même que différentes techniques de reproduction assistée, au moment où elles font leur apparition. Outre ces nouvelles condamnations, le Vatican réitère des interdits plus anciens.

Les femmes vivent dans leur corps et dans leur âme ces drames de l'existence dont débattent les théologiens et les canonistes. Elles donnent la vie, la protègent, lui permettent de s'épanouir génération après génération. Comment pourraient-elles accepter sans peine un discours d'autorité qui ne paraît pas tenir compte de leur discernement?

L'interruption volontaire de grossesse, devenue plus praticable et moins dangereuse, est légalisée – assortie de certaines conditions, dont des limites de temps – par plusieurs États. L'Église s'y oppose. Dans la version révisée du droit canon, adoptée en 1983, l'avortement figure toujours sur la liste des fautes entraînant l'excommunication des personnes qui y recourent et celles qui y coopèrent. De plus, un discours s'organise, à partir des groupes fondamentalistes, qui présente l'avortement comme le plus grand des péchés et des crimes contre l'humanité. L'Église réaffirme par ailleurs, en maintes occasions, que la sexualité ne doit pas s'exprimer hors du mariage, ce qui frappe d'interdit, entre autres pratiques, l'homosexualité et le lesbianisme. Malgré la fragilité manifeste de l'institution matrimoniale, le principe de l'indissolubilité du mariage est également maintenu dans toute sa rigueur et les divorcés remariés explicitement exclus de la communion. L'Église refuse toute contestation de l'obligation du célibat des prêtres, de la part des intéressés eux-mêmes ou des laïcs. Le mouvement en faveur de l'accession des femmes au diaconat et au sacerdoce bute sur un refus tout aussi catégorique. À l'occasion de différentes interventions sur la place des femmes dans l'Église et dans la société, le pape Jean-Paul II s'efforce d'ailleurs de redonner un caractère d'actualité à une conception ancienne de la féminité et des rapports entre les hommes et les femmes fondée sur les caractères innés propres à chaque sexe.



Un grand nombre de laïcs et de prêtres ont quitté l'Église. Les femmes en particulier ont eu le sentiment d'être abandonnées par l'institution. Ne sont-elles pas les premières touchées par le refus de la contraception, de la procréation assistée, du divorce et du remariage? Les femmes vivent dans leur corps et dans leur âme ces drames de l'existence dont débattent les théologiens et les canonistes. Elles donnent la vie, la protègent, lui permettent de s'épanouir génération après génération. Comment pourraient-elles accepter sans peine un discours d'autorité qui ne paraît pas tenir compte de leur discernement? Devant l'impossibilité d'accéder au diaconat et au sacerdoce, comment échapperaient-elles à l'humiliation, inséparable de l'exclusion?

Et pourtant, depuis longtemps, les femmes forment la base même de l'institution, son point d'ancrage dans la société. Elles transmettent la foi au sein de la famille. Elles viennent à l'église, y amènent les hommes et les enfants. Elles animent

aussi les œuvres pieuses ou charitables et soutiennent l'action sociale de l'institution. Les religieuses – dont le nombre a toujours largement dépassé celui des prêtres et des religieux – ont été la cheville ouvrière des services sociaux, éducatifs, hospitaliers dispensés par l'Église et de son activité missionnaire. Au Québec, cette alliance entre les femmes et l'Église a marqué la société et sans doute lui a-t-elle permis de survivre. Louis Hémon, au dernier chapitre de *Maria Chapdelaine*, évoque « cette voix du pays de Québec qui était à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre ». Encore aujourd'hui, l'Église subsiste grâce aux femmes, celles qui y sont restées.

L'ère de l'accomodement

En effet, malgré la crise, des femmes et des hommes demeurent dans l'Église. Certains y entrent encore, mais un nouvel ordre des choses s'est instauré. Avec *Humanae Vitae*, une

LINO, *OBSESSION*,
2001

grande partie des catholiques pratiquants sont entrés dans l'ère de l'accommodement, une ère dont on ne voit pas la fin. La plupart des fidèles en âge de procréer emploient des moyens de contraception, ceux que l'Église a prohibés. Ils ont des relations sexuelles hors du mariage, les jeunes en particulier qui considèrent que cela va de soi. Une fraction non négligeable des pratiquants et des pratiquantes sont des divorcés, parfois remariés ou vivant en union de fait. D'autres sont gais ou lesbiennes. Au sujet de l'avortement, les opinions varient, mais peu de femmes jetteraient la première pierre à celles qui recourent à ce moyen pour éviter un plus grand mal. Dans ces conditions, chacun et chacune s'efforcent donc de concilier ce qui est inconciliable, de trouver quelque expédient pour faire taire les scrupules. On s'arrange avec Dieu, avec sa conscience, parfois avec son curé ou un ami prêtre.

Les catholiques retranchés à l'extérieur de l'institution ne se débrouillent pas autrement. Or, cette dissociation morale n'est pas anodine. Elle contamine la foi et la vie spirituelle. Chaque personne relativise et interprète à son usage personnel, non seulement la morale sexuelle, mais tous les enseignements de l'Église, la Tradition et l'Écriture. On s'invente des croyances, on se concocte une religion bien à soi. À l'autre extrême, les fondamentalistes ne cessent d'asséner ce qu'ils tiennent pour l'unique vérité en matière de foi ou de morale. Ainsi, les catholiques – ceux de l'intérieur comme ceux de l'extérieur – dérivent sans véritables points de repère.

Au cours de la période que l'on vient d'évoquer, l'Église a toutefois tenté d'articuler un discours fondamental sur la vie

humaine. Elle a souligné la dignité absolue de la vie, son caractère sacré, le respect inviolable qui lui est dû; elle a soulevé les enjeux profonds de la transmission de la vie, de la reproduction humaine, des rapports entre les sexes et entre les générations. Malheureusement, ce discours manque de crédibilité, son influence demeure faible parce qu'il est soupçonné de servir à justifier des interdits et à faire taire l'opposition qu'ils suscitent. Délestée de ce soupçon, l'Église participerait pleinement à la réflexion et au débat sur toutes ces questions. L'avenir de l'humanité dépend de la manière dont elles seront résolues, mais aucune parole, aucune pensée ne paraît pouvoir

Les gens n'acceptent plus qu'on leur dicte leur conduite morale, et notamment ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire dans le domaine de la sexualité. Dès lors, il faut plutôt s'adresser à leur intelligence et à leur cœur, à ce qui fait d'eux, d'elles des êtres de liberté.

s'élever au-dessus des considérations utilitaires, du droit individuel ou de l'intérêt personnel. Si l'Église cessait d'interdire, il lui serait possible de s'engager dans la lutte à venir sur le front de la vie humaine. Elle participe déjà à la prise de conscience de l'exploitation des populations et de la destruction de l'environnement, à l'échelle planétaire. Cette voie devrait servir d'exemple. Dépositaire d'un trésor inépuisable de sagesse, l'Église peut éclairer le chemin de l'humanité, en lui offrant un sens, une transcendance. Les gens n'acceptent plus qu'on leur dicte leur conduite morale, et notamment ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire dans le domaine de la sexualité. Dès lors, il faut plutôt s'adresser à leur intelligence et à leur cœur, à ce qui fait d'eux, d'elles des êtres de liberté. ●

Pour prolonger la réflexion

LIVRES

ALTMANN, Dennis, *Global Sex*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.
ARCAND, Bernard, *Le jaguar et le tamanoir. Vers le degré zéro de la pornographie*, Montréal, Boréal, 1991.
ASHFORD, Janet Isaacs, « Natural Love », in *Cyborg Babies. From Techno-Sex to Techno-Tots* (s. dir. Robbie Davis-Floyd et Joseph Dumit), New York, Routledge, 1998.
BABIN, Pierre, *La fabrique du sexe*, Paris, Textuel, Coll. « Conversations pour demain », 1999.
BALLARD, J. G., *Crash!*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.

BALMARY, Marie, *La divine origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 1993.
BALMARY, Marie, *Le sacrifice interdit*, Paris, Grasset, 1986.
BALMARY, Marie, *Abel ou la traversée de l'Éden*, Paris, Grasset, 1999.
COLLECTIF, *La sexualité a-t-elle un avenir?*, Paris, PUF, Coll. « Forum Diderot », 1999.
DÉRY, Marc, *Vitesse virtuelle. La cyberculture aujourd'hui*, Paris, Abbeville, 1997.
FLANDRIN, Jean-Louis, *Le sexe et l'Occident. Évolution des attitudes et des comportements*, Paris, Seuil, Coll. Points-Histoire, 1981.
FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité. T. 1- La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

GUILLEBAUD, Jean-Claude, *La tyrannie du plaisir*, Paris, Seuil, 1998.
LAWRENCE, D.H., *Défense de Lady Chatterley*, Paris, Gallimard, 1932.
LE GOFF, Jacques, « Le refus du plaisir », in *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985.
SCHMITT, Jean-Claude, « Le corps en chrétienté », in *Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, 2001.
SCHNITZLER, Arthur, *Rien qu'un rêve*, dans *Les dernières cartes* de Stanley Kubrick, Livre de poche, 1969.
SPRINGER, Claudia, *Electronic Eros*, Austin, University of Texas Press, 1996.

REVUES

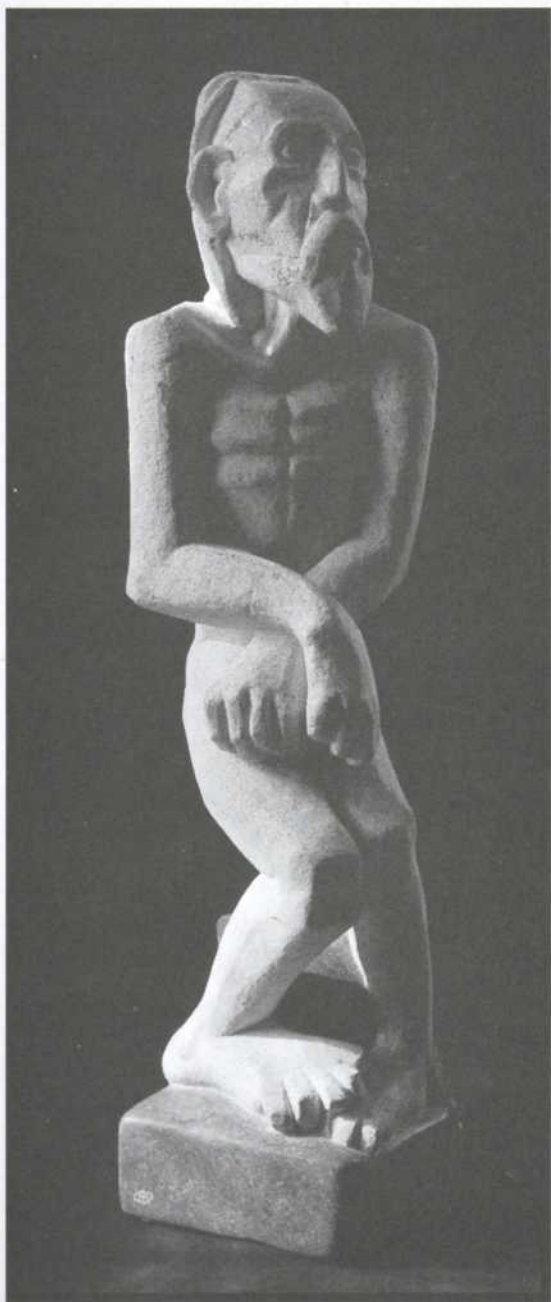
La Gazette des femmes, mai-juin 2000, « La prostitution, un crime? » et juillet-août 2001, « Sexe : Où est le plaisir? ».
Manières de voir, n° 44, mars-avril 1999, « Le corps humain mis sur le marché » par Marie-Victoire Louis, « La prostitution, un droit de l'homme? » par Florence Montreynaud.
Revue d'éthique et de théologie morale, Le Supplément, n° 215, 2000, « Interpréter la sexualité », Cerf.

SITES INTERNET

Bureau international des droits des enfants : web.net/tribunal
UNICEF : Unicef.org

Prochain numéro

Le numéro d'octobre-novembre de la revue *Relations* sera disponible en kiosques et en librairies à la mi-octobre. Il comprendra notamment :



CLAUDE-ANDRÉ DES ROSIERS, *WABUSH*, 2000

- un dossier sur le racisme, dans la foulée de la Conférence mondiale contre le racisme, afin de mieux comprendre les racines et les diverses formes que prend le racisme dans les sociétés contemporaines. Outre une réflexion socio-historique sur l'évolution du racisme et ses avatars actuels, nos auteurs aborderont les différentes manifestations du racisme au Québec et au Canada (à l'égard des minorités ethniques et entre elles) et la forme particulière, systémique, de la discrimination à l'égard des Autochtones. Diverses pistes à emprunter pour lutter contre ce phénomène seront également explorées;
- une controverse sur la mixité dans les écoles : pour ou contre son abolition;
- un article sur la situation politique au Timor oriental dont les revendications autonomistes ont provoqué, il y a quelques années, une répression sanglante de la part des forces armées indonésiennes;
- un article sur le rôle prépondérant du dollar américain dans l'économie mondiale et ses répercussions sur le Canada;
- une réflexion sur les sans-abri à partir de l'expérience ontarienne;
- la suite du feuilleton de Wajdi Mouawad, *Architecture d'un marcheur*, illustré par Marc Séguin;
- des œuvres de notre artiste invité, le sculpteur Claude-André Des Rosiers.

Le sourire du *Cavaliere*

Comme prévu, la coalition de centre-droite dirigée par Silvio Berlusconi, *il Cavaliere*, et formée de la Ligue du Nord d'Umberto Bossi et du parti d'extrême droite de Gianfranco Fini, a remporté les élections législatives italiennes, le 13 mai dernier. Une victoire moins éclatante que ce qui était escompté par la *Maison des libertés*, ainsi que Berlusconi a baptisé sa formation, mais qui témoigne de la stabilité politique d'un pays pourtant réputé pour son instabilité.



VÉRONIQUE DASSAS

L'AUTEURE
EST JOURNALISTE

Le *Cavaliere* peut bien garder son sourire éternel, c'est le sourire de l'homme qui a plus d'un cheval de bataille dans son écurie et plus d'un denier dans son escarcelle. C'est désormais celui qui fleurit après une incontestable « victoire politique ».

Sourire publicitaire, la marque de commerce du *Cavaliere*, qui ne sourit pas de ce sourire-là pour rien : en plus d'un quotidien, *Il Foglio*, il possède notamment trois des six chaînes de télévision italiennes, ce qui n'a pas manqué de donner de l'écho aux tambours battants déjà très sonores de sa campagne, ni de fournir des excuses aux perdants. Quand on est plein aux as et chef d'entreprises diverses – de presse entre autres – on a, dit-on, quelques longueurs d'avance dans l'univers politique. Certes.

Mais peut-on s'en tenir à une analyse sommaire, invoquant le bourrage de crâne médiatique et la puissance de l'argent-qui-achète-tout? Bien des Italiens ont voté pour Berlusconi en disant que celui-ci ne pouvait pas vouloir le pouvoir pour l'argent, puisqu'il en a déjà tellement...

Peut-on s'étonner de l'indifférence de l'électorat devant les affaires très lou-

ches, les procès gagnés *in extremis* ou évités par prescription (sans parler de ceux qui sont en cours) qui jalonnent la carrière de Berlusconi, alors que l'Italie des années 80 a ouvert le procès de la corruption politique pour se rendre compte, justement, qu'elle était partout? Une corruption qui, n'en déplaise d'ailleurs aux bien-pensants, n'est sans doute pas une spécialité italienne.

Peut-on se contenter de s'effarer et de faire certains rapprochements vite faits : reconnaître chez Berlusconi des postures du Duce, comparer Bossi à Haider et Fini à Le Pen? Brandir le spectre du fascisme est vraiment lassant et démagogique, comme si la seule évocation du passé fasciste suffisait à remplir le vide de l'analyse politique du présent.

Non, tout cela ne suffit pas à convaincre de l'ampleur de la défaite et de la toute puissance des vainqueurs. Il faut considérer les choses autrement pour comprendre ce qui se passe en Italie et voir que ce que l'on a appelé la « normalisation », après la chute des grands partis et de nombreuses années de « bipartisme imparfait », a laissé place à une alternance formelle qui laisse les problèmes politiques en l'état.

Il faudra, pour une fois, sauter par-dessus l'analyse politique classique, celle qui compte les voix une par une, constate les écarts, observe les fluctuations de l'électorat en faisant mine de savoir ce qu'il en est. Certes, la gauche a moins perdu au Nord, elle a beaucoup perdu au Sud, un Sud qui devrait pourtant être effrayé par l'exubérance de Umberto Bossi, partisan d'une sorte de fédération entre Nord et Sud. Parce que le Nord est très riche et que le Sud l'est beaucoup moins et que l'État italien redistribue la richesse et que les riches, c'est classi-

que, ne veulent plus payer pour les pauvres. Au moins certains riches, qui trouvent que Bossi, malgré ses manières pas très catholiques, dit haut et fort ce que tout le monde pense tout bas. Et oui, les *terroni* (les culs terreux, c'est ainsi que le mépris du Nord désigne les gens du Sud) ont voté majoritairement en faveur d'une coalition dont l'un des membres les conspuait à longueur de discours!

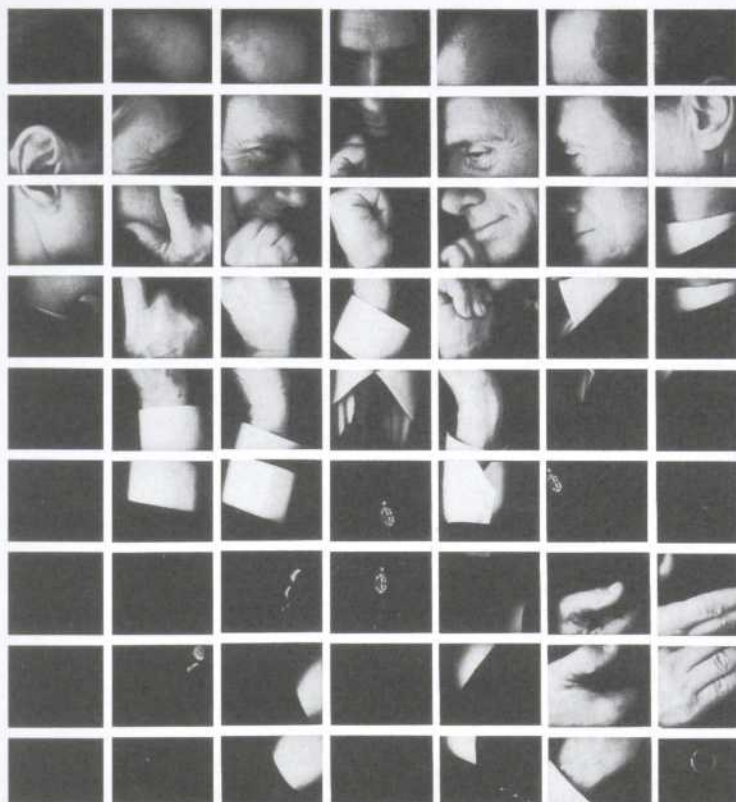
Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette élection de Berlusconi n'a rien de très alarmant, de très décisif, de très « historique ». Elle a du *media appeal* : Berlusconi gagne en s'alliant avec un bouffon sécessionniste et un néofasciste civilisé. La victoire de l'Ulivo (coalition de centre-gauche) en 1996 n'avait rien non plus de décisif ou d'historique, elle avait du *media appeal* : c'était la première fois qu'un ex-communiste, en l'occurrence Massimo D'Alema, devenait chef de gouvernement dans un pays occidental.

Ce qui est alarmant, par contre, c'est de voir que le cirque politique tourne bien sans idées, sans véritable enthousiasme (même si Berlusconi s'est autoproclamé « *entusiasta* », « enthousiasmeur »), sans utopie. C'est alarmant aujourd'hui en Italie, ça l'est aussi en Angleterre avec la victoire de Tony Blair, évidemment sur le registre de la gauche.

Une spécialité italienne : l'instabilité stable

L'Italie, malgré sa réputation d'instabilité, est un pays d'une stabilité politique assez étonnante. Pendant les 30 premières années de l'après-guerre, s'affrontent inlassablement deux camps assez marqués, celui des démocrates-chrétiens et celui des communistes.

Perpétuellement en « crise », les gouvernements italiens se succèdent sans changement de majorité. La vie politique obéit à une sorte de chorégraphie, chacun y tient son rôle, les uns (les communistes) spécialistes de l'opposition, les autres (les démocrates-chrétiens) spécialistes du pouvoir. Ce sont tous des pro-



fessionnels de parti, qui attendent souvent longtemps en coulisse d'entrer en scène, puis qui y arrivent par une sorte de logique bureaucratique et par des calculs précis de capital de votes. Le démocrate-chrétien Andreotti, dont on a beaucoup parlé puisqu'il a été accusé de contacts avec la mafia, s'est ainsi maintenu au pouvoir pendant une bonne quarantaine d'années!

Les gouvernements passent, les élites politiques restent. En 1978, le Parti communiste proposera un « compromis historique » : une alliance avec la Démocratie chrétienne. Il deviendra non plus seulement un « parti de lutte », mais un « parti de lutte et de gouvernement ». Jusque-là attentif à la société, aux transformations de l'usine post-fordiste, aux revendications ouvrières liées à ces transformations, il se refermait pour entrer dans le monde du pouvoir, sourd désormais à l'immense ras-le-bol des ouvriers devant une éthique du travail plus que jamais aliénante et à l'immense espoir de toute une jeunesse par rapport à un changement de civilisation.

Le compromis historique fut un échec retentissant. Le chef de la démocratie-chrétienne de l'époque, Aldo Moro, favorable au rapprochement avec les communistes, fut séquestré et exécuté par les Brigades rouges. Après avoir plus ou moins sacrifié Moro et surtout entamé

une politique d'une rare rigueur contre l'extrême gauche, les partis au pouvoir vont s'user, au premier chef le parti communiste, qui va progressivement perdre beaucoup de son prestige et de sa capacité de mobilisation. Au pouvoir dans les années 80, les socialistes entérineront la rupture entre la société et la classe politique et entreront dans le cercle de la corruption, cette corruption dont on a tant parlé. Les socialistes ont à toutes fins pratiques désormais disparu de l'échiquier politique italien : la coalition de gauche – qui était au pouvoir de 1996 au mois de mai dernier, après une première entrée en politique de Berlusconi, en 1994 – n'a pas réussi à donner un souffle nouveau à la démocratie italienne et, *a fortiori*, à reprendre le fil de ce qui avait été amorcé dans les années 70 par une extrême gauche imaginative.

Les extra-communautaires

L'Italie gouvernée par le centre-gauche s'est engluée dans les débats que tous les États occidentaux connaissent, sans donner de réponse inédite à aucun : la privatisation des services publics, l'intervention de l'État dans le social, la lutte contre le chômage, l'ajustement au « marché mondial ». Un thème nouveau agite cependant la péninsule qui a longtemps été surtout un pays d'émigration : celui de l'immigration. Les Italiens,

oubliant qu'ils sont nombreux à être fils ou petits-fils de gens qui avaient émigré pour survivre en Amérique du Nord ou du Sud, ont une expression assez sinistre pour désigner les immigrants : ils les appellent les « extra-communautaires », comme s'il existait une communauté nationale, une homogénéité culturelle, dans un pays dont l'unité a à peine un siècle et demi et où l'on parle toutes sortes de langues et de dialectes. D'« extra-communautaires » à exclus, il n'y a qu'un pas. Il est vrai qu'ils ont débarqué en grand nombre d'Albanie ou du Maghreb, pour la plupart clandestins. Il est vrai que leurs problèmes ne sont pas simples à régler. On les accuse d'arriver avec leurs mafias (sic!) et de faire augmenter la délinquance. Et la droite fait et fera aisément son lit sur ce thème.

La victoire de la Maison des libertés est bel et bien une défaite de la gauche, mais une défaite qui ne date pas du 13 mai dernier. Berlusconi a introduit depuis plus de vingt ans un style de télévision qui ajoute une *italian touch* un peu gaillarde aux pires inepties des chaînes américaines les plus ineptes. Il a su malgré cela attirer à lui des intellectuels, y compris de gauche. Il propose des baisses de taxes et les recettes archiconnues de l'économie néolibérale, il est allié avec une droite néofasciste modérée... Il va diriger un pays où il a des ennemis farouches qui l'ont moqué, invectivé, ridiculisé pendant une campagne électorale d'une rare virulence. Certains commentateurs, dont le philosophe et ancien maire de Venise, Massimo Cacciari, ont beau estimer que le *Cavaliere* a été élu parce que son discours est anti-politique, il est bien possible que la politique le rattrape et qu'il n'ait pas forcément la vie facile. Sa fortune est faite, il n'a pas grand-chose à perdre. À part son sourire, toutefois... ce qui, pour un « enthousiasmeur », pourrait être fatal. ●



SILVIO BERLUSCONI,
TIRÉE DE *UNA STORIA
ITALIANA*, DOCUMENT
PUBLICITAIRE POUR
SA CAMPAGNE
ÉLECTORALE

Faut-il un parti féministe?

La création d'une alternative féministe aux partis traditionnels pourrait faire progresser les luttes des femmes pour leurs droits

MARIE-FRANCE BENOIT

L'AUTEURE EST
MILITANTE SYNDICA-
LISTE ET FÉMINISTE

Il y a eu du côté de nos consœurs françaises un geste politique qui peut être d'un certain recours dans ces quelques notes sur la création d'un parti féministe. En effet, en 1971 est créé CHOISIR. Gisèle Halimi, Simone de Beauvoir et quelques autres décident qu'il sera un « mouvement féministe indépendant des partis politiques » qui « revendique, en politique, une place à part entière des femmes, c'est-à-dire la parité hommes-femmes dans les assemblées élues (démocratie paritaire) » (Gisèle Halimi, *Une embellie perdue*, Paris, Gallimard, 1995, p. 31).

Ce mouvement présentera « 100 femmes pour les femmes » lors des élections législatives de 1978. CHOISIR élaborera un *Programme commun des femmes*, qui fut condamné par un grand nombre de politiciens. Ce programme avait l'avantage de proposer des solutions et mesures concrètes pour les femmes, mais on l'accusait de diviser le vote des femmes, d'être responsable d'éventuels échecs de la gauche.

La question était clairement posée : a-t-on faussé le jeu électoral en donnant la parole aux femmes? Ou a-t-on plutôt permis d'accomplir un pas irréversible et historique pour les femmes en présentant, pour la première fois, cent femmes, sans aucune étiquette politique?

Sur la scène politique québécoise, ces mêmes questions se posent avec beaucoup d'acuité. Et d'autant plus que depuis quelques mois, plusieurs politiciens de tout horizon se disent de « gauche ». Des groupes et partis se réclament aussi maintenant du féminisme

et tentent de flirter avec l'électorat féminin. Que fera donc un parti féministe dans l'arène politique québécoise?

Il est hasardeux de répondre aujourd'hui à ces questions, car la conjoncture politique québécoise est en ébullition et rien n'est stable. Des alliances sont en train de se dessiner et la réflexion sur la pertinence du parti féministe débute à peine. Mais, il semble quand même important de préciser en quoi cette réflexion sur la création d'un parti féministe québécois est passionnante.

La place d'un éventuel parti féministe

Le premier argument réside dans le fait que la création éventuelle d'un parti féministe met à l'avant-scène l'importance de l'analyse féministe dans notre société. C'est un pas fondamental, car les projets, les perspectives et les débats politiques doivent dorénavant tenir compte de l'oppression spécifique vécue par les femmes, et chercher à proposer des solutions permettant aux femmes de progresser dans la lutte pour l'égalité et l'équité.

Le deuxième, c'est qu'un grand nombre de militantes et de militants déçus par la politique traditionnelle et les partis officiels ont envie maintenant de reprendre du service sur d'autres bases. Les débats s'activent aussi avec des jeunes que l'on disait apolitiques ou trop individualistes, mais qui démontrent un enthousiasme réel pour la mise en place d'une alternative féministe.

Le troisième argument s'articule autour de la nécessité de contribuer à une réflexion sociétale sur le thème du pouvoir et des femmes. Ce débat est très

large, mais quand nous cherchons à définir quelle sorte de parti ou d'alternative politique nous souhaitons, cela va dans le sens de faire avancer la conscience collective sur cette question.

Conséquences d'une telle alternative

Il est d'ailleurs possible que la conclusion de toutes ces cogitations nous amène vers la mise en place d'une large coalition arc-en-ciel regroupant divers groupes et organisations, offrant une alternative féministe, de gauche, et ouverte à la fois aux femmes et aux hommes. Chose certaine, il faudra aussi questionner clairement les objectifs recherchés. Voulons-nous travailler vers un objectif menant à l'exercice du pouvoir ou plutôt l'influencer en utilisant cette alternative comme un levier pour faire progresser les droits des femmes et ce, de façon prioritaire? De même, l'évolution de la prise en charge de la question nationale et l'absence du suffrage proportionnel sont autant de questions qui devront faire partie de la réflexion d'ensemble.

Somme toute, je suis d'accord avec la nécessité de poursuivre la réflexion et le brassage d'idées autour de la question que pose la création d'un parti féministe ou d'une alternative politique féministe au Québec. Gisèle Halimi fait une affirmation que je partage entièrement sur la liberté dont doit bénéficier le féminisme en politique : « [La] liberté de la revendication féministe, qui traverse tous les clivages, ne peut vivre et l'emporter, enfermée et minoritaire dans les partis politiques et leur discipline. Ces partis – droite et gauche –, par nature étrangers à la cause des femmes, n'en deviennent le relais que par le rapport de forces que les femmes elles-mêmes créent en leur faveur dans le pays. » (Ibid. p. 297)

Le débat est ouvert... ●

C'est Françoise David qui la première, en octobre 2000, a soulevé la question de la pertinence d'un parti féministe sur la scène politique québécoise. C'était lors d'un discours prononcé à Québec, après le refus du gouvernement de faire suite aux recommandations de la *Marche*

mondiale des femmes pour améliorer les conditions de vie des femmes. L'idée d'un parti féministe fait, depuis, l'objet de vifs débats au sein des milieux féministes, communautaires et militants.

Un parti politique représentant les revendications des femmes serait moins une stratégie de lutte qu'une erreur stratégique du mouvement féministe

CAROLE LANOVILLE

Bien qu'une demi-douzaine de partis féministes existent ou aient existé dans le monde – dont notamment le Parti féministe canadien (PFC) et le Parti féministe unifié (PFU) de Belgique –, aucun n'a su s'affirmer dans les institutions parlementaires. La création d'un parti féministe au Québec est une aventure bien périlleuse qui pourrait affaiblir le mouvement des femmes à long terme. D'abord, parce que les médias et le gouvernement occulteraient le mouvement des femmes au bénéfice du parti quand les questions de condition féminine surgiront; ensuite, parce que ce parti puiserait au sein du mouvement des candidates et des énergies qui ralentiraient l'action de ce dernier. Sachant que le mode de scrutin actuel exclut la prise de pouvoir et ne pourrait pas assurer une opposition significative, le choix d'un parti féministe m'apparaît trop téméraire pour que je lui accorde mon appui. Nous savons qu'au Québec, comme au Canada, le mode de scrutin majoritaire uninominal à un tour favorise le bipartisme. Ce mode de scrutin est un facteur déterminant dans la création et le maintien d'un parti politique.

Obstacles structurels

Quelle structure organisationnelle doit-on donner à un parti politique féministe qui refuse l'organisation des partis politiques traditionnels? Dans son refus de reproduire l'organisation patriarcale des partis traditionnels canadiens (organisation hiérarchisée avec un leader puissant), le PFC, par exemple, avait privilégié une organisation souple (comités indépendants), une prise de décision collégiale et

l'absence d'une leader officielle. Face à cette situation inhabituelle, les médias torontois ont eu tôt fait de « désigner » une leader, créant ainsi une situation embarrassante... se substituant aux militantes dans le choix d'une cheffe.

Un parti politique doit par ailleurs élaborer une plate-forme électorale. Cette délicate opération peut entraîner une dilution des revendications féministes afin de satisfaire divers groupes sociaux dont les votes sont nécessaires pour gagner des élections. Ces objectifs électoralistes peuvent cependant devenir des irritants pour le mouvement des femmes et provoquer une rupture. Or, ce lien organique entre un parti féministe et le mouvement des femmes est essentiel afin d'assurer la base militante du parti.

L'aspect le plus périlleux de l'exercice en cours sont les conséquences de l'existence d'un parti féministe sur le mouvement des femmes. Comment maintenir un mouvement des femmes autonome et un parti féministe puissant électoralement? Cela nous semble difficile à réaliser. Les risques d'affaiblissement du mouvement des femmes sont réels à la suite de la création d'un parti féministe.

L'annonce, par Françoise David, que ce parti féministe serait de gauche présage déjà de vives tensions puisqu'au Québec, le mouvement des femmes est composé de groupes de multiples tendances, tant marxistes que réformistes-libérales. L'exemple du PFU de Belgique est à cet égard très révélateur. Pour le mouvement féministe belge, le PFU était un outil de lutte parmi d'autres et le mouvement l'a à maintes reprises défié et confronté. Les féministes marxistes lui reprochaient de ne pas être ouvertement

de gauche. Les féministes réformistes avaient peur de cloisonner les femmes dans une perspective exclusivement féminine; quant aux féministes radicales, elles refusaient la lutte à l'intérieur du système patriarcal avec ses règles et sa culture. Ces relations conflictuelles entre le mouvement des femmes et le parti ont privé ce dernier de votes bien précieux.

De plus, la régionalisation entamée depuis les 15 dernières années au Québec complexifie les relations entre les organisations féministes nationales et les groupes de femmes des régions. Ces derniers ont entrepris, dans plusieurs régions du Québec, des actions très ciblées qui monopolisent l'ensemble des militantes. La présence d'un parti féministe obligerait ces groupes à faire des choix déchirants. L'idée d'un parti féministe est très urbaine.

Obstacle conjoncturel

Le parti féministe du Québec devra prendre position sur la question nationale. Les clientèles des partis politiques au Québec se sont fidélisées depuis longtemps autour de cette question. Il serait difficile pour Françoise David d'endosser une position ambiguë puisqu'elle a été membre de la Commission nationale pour le OUI en 1995. Ce choix ne pourrait que fragmenter l'électorat potentiel du parti.

Face à cet état de situation, je crois qu'un parti féministe au Québec risquerait de diviser le mouvement des femmes en s'imposant auprès des instances gouvernementales et des médias comme la référence en matière de condition féminine. De plus, devant l'impossibilité d'accéder au pouvoir (en ayant une députée, par exemple), le parti serait sans ressources véritables pour accomplir efficacement son travail parlementaire. Il serait happé par les jeux de coulisses et les alliances tacites. Est-ce la meilleure stratégie pour les femmes? ●



L'AUTEURE EST PROFESSEURE DE SCIENCE POLITIQUE AU COLLÈGE DE L'OUTAOUAIS

Le mal politique

André Corten travaille depuis des années sur l'Amérique latine et s'intéresse particulièrement à l'imbrication du politique et du religieux. Il a publié l'an dernier *Diabolisation et mal politique. Haïti : misère, religion et politique*, à Montréal, aux éditions du CIDIHCA. *Relations* l'a rencontré pour entendre sa réflexion sur le « mal politique », inspirée par le regard original qu'il porte sur ce petit pays des Caraïbes.

ANDRÉ CORTEN

L'AUTEUR EST PROFESSEUR ET CHERCHEUR EN SCIENCE POLITIQUE À L'UQAM

Pour saisir en quoi consiste le mal politique, il faut revenir à l'analyse faite par la philosophe Hannah Arendt dans *Le système totalitaire*. Elle a bien montré comment, dans les camps d'extermination nazis, l'individu en arrivait à ne plus se percevoir comme être humain. Cette déshumanisation découle de ce que Arendt appelle la désolation, distincte de la solitude qui, elle, n'exclut pas une production d'œuvre. On peut, en effet, écrire des choses merveilleuses dans la solitude la plus totale – en prison, par exemple – parce qu'on poursuit le dialogue avec soi-même et avec autrui, en soi-même. La désolation advient au contraire lorsque non seulement la vie publique, mais aussi la vie privée la plus intime est en quelque sorte détruite. La désolation est l'annihilation de toute vie personnelle, au point où « l'être humain perd tout contact avec lui-même », précise Arendt, et « fait l'expérience d'absolue non-appartenance au monde. » Fait du régime totalitaire, Arendt observe cependant que cette désolation est en train de devenir « l'expérience quotidienne de masses toujours plus croissantes de notre siècle ».

De fait, des conditions de vie similaires, de saleté, de promiscuité, d'affaiblissement physique et de terreur se retrouvent dans de nombreux pays latino-américains, asiatiques ou africains. Misère absolue qui touche à la conception de l'humain dans la société. Cette déshumanisation a lieu dans ce qu'on pourrait appeler des camps de concentration à l'air libre dont Haïti est un cas exemplaire. Le fait que plus du tiers de la population se retrouve dans une misère absolue conditionne l'organisation de la société dans son ensemble. Tandis que des coupeurs de canne sont obligés d'aller en République Dominicaine, quasi réduits à la condition d'esclaves, beaucoup d'Haïtiens à l'intérieur du pays partagent cette situation de totale dépossession : les enfants domestiques, les innombrables chômeurs de Cité Soleil et des autres bidonvilles, les commerçantes des marchés ruraux ou semi-urbains dormant à même le sol près de leurs maigres échoppes, les journaliers agricoles itinérants, etc. On voit même poindre cette désolation, aujourd'hui, dans les sociétés occidentales.

Pour qu'il y ait situation de déshumanisation, il faut ne plus même entrevoir la possibilité d'en sortir et s'y soumettre comme s'il s'agissait d'une loi de la nature. On s'accommode alors d'un type de comportement extrême, purement instrumental et amoral. À Port-au-Prince, à Rio de Janeiro ou à Johannesburg, par exemple, certains, parce qu'ils ont besoin de 20 dollars, sont prêts à tuer, sans état d'âme, leur voisin ou même un compagnon.

La misère absolue ne constitue pourtant pas en elle-même le mal politique. On peut parler de mal politique lorsque cette situation devient acceptable socialement par tous, tant par ceux qui ne sont pas directement affectés par cette désolation que par ceux qui le sont. L'inhumanité du monde apparaît alors normale, elle n'est plus reconnue comme exceptionnelle mais plutôt inévitable. La destruction de l'être humain se mue en autodestruction et en fatalisme, instaurant un monde où il n'y a plus de pourquoi.

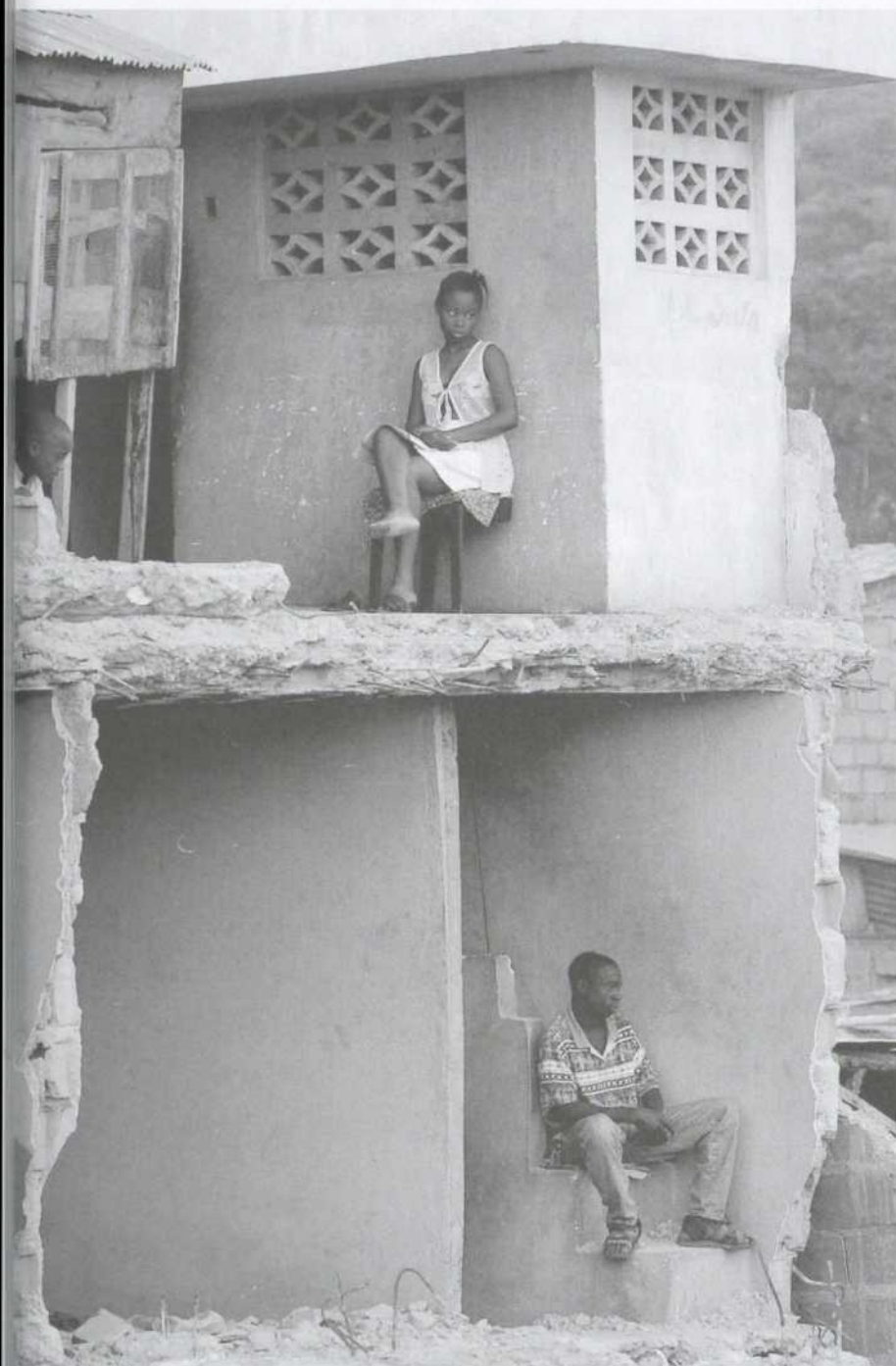
Un des problèmes majeurs de nos sociétés occidentales aujourd'hui réside dans le déploiement d'un discours mensonger sur ce qui est en train de s'instaurer : la déshumanisation de masse dont souffre plus du cinquième de la population de la planète.

C'est pour cela qu'il y a mal *politique*. Celui-ci institue l'inhumain, organise la société autour de l'acceptation d'un monde où tout est possible – y compris le pire – et dans lequel la déshumanisation devient acceptable. C'est la négation même de l'espace commun où les hommes et les femmes s'engagent à saisir leur liberté. C'est la liberté qui se transforme en son contraire : la fatalité, qui rend possible l'acceptation du pire.

Le politique n'est pas simple administration des choses : il détermine un champ de liberté qui définit l'acceptable et l'inacceptable. Le mal politique rend possible de court-circuiter toute frontière normative, de transformer ce qui est inacceptable en acceptable, et vice versa. Jean-Pierre Faye, dans sa magistrale étude intitulée *Langages totalitaires*, a montré comment l'extermination des Juifs, par exemple, est parvenue à devenir acceptable socialement.

Le discours mensonger

La possibilité de choisir la voie de la liberté implique son corollaire : celle de ne pas vouloir choisir. La voie de la médiocrité est, en quelque sorte, une nécessité philosophique du mal politique. Cela ne signifie pas que nous avons totalement perdu la liberté : nous pouvons à certains moments sortir de cette médiocrité. Mais celle-ci se nourrit d'un mensonge sur soi-même, comme le philosophe Kant l'a affirmé en parlant du mal radical, qui consiste à accepter ce qui est tout à fait contraire à la



blème technique en en voilant la dimension politique. On fixe des taux statistiques de pauvreté et de pauvreté absolue : 370 et 275 dollars par an par habitant. Cette réalité devient inoffensive, simple question de chiffres. Un discours mensonger s'est ainsi construit sur la scène internationale.

Ce discours technocratique, qui se veut compatissant, circule à profusion dans tous les médias. Il nourrit la déshumanisation au Sud tout en favorisant l'acceptation de cette déshumanisation dans nos sociétés. À travers cette circulation du mot « pauvreté », il fait appel non seulement à notre compassion, mais il nous fait aussi accepter une catégorie de « pauvres » extrêmement ciblée, nous faisant admettre que les autres pauvres – les mauvais pauvres! – sont des profiteurs de programmes d'aide ou des vagabonds : en fait, que c'est de leur faute s'ils sont pauvres! En même temps qu'il nous sensibilise constamment à la pauvreté, ce discours nous désensibilise en nous enfermant dans des catégories de gestion et dans notre médiocrité.

DEUX JOURS AVANT
LES DERNIÈRES ÉLECTIONS
PRÉSIDENTIELLES, À
CAP-HAÏTIEN, CANAPRESS/
GREGORY BULL, NOVEMBRE
2000

liberté : être une chose. Le mensonge sur la réalité est indissociable du mal politique.

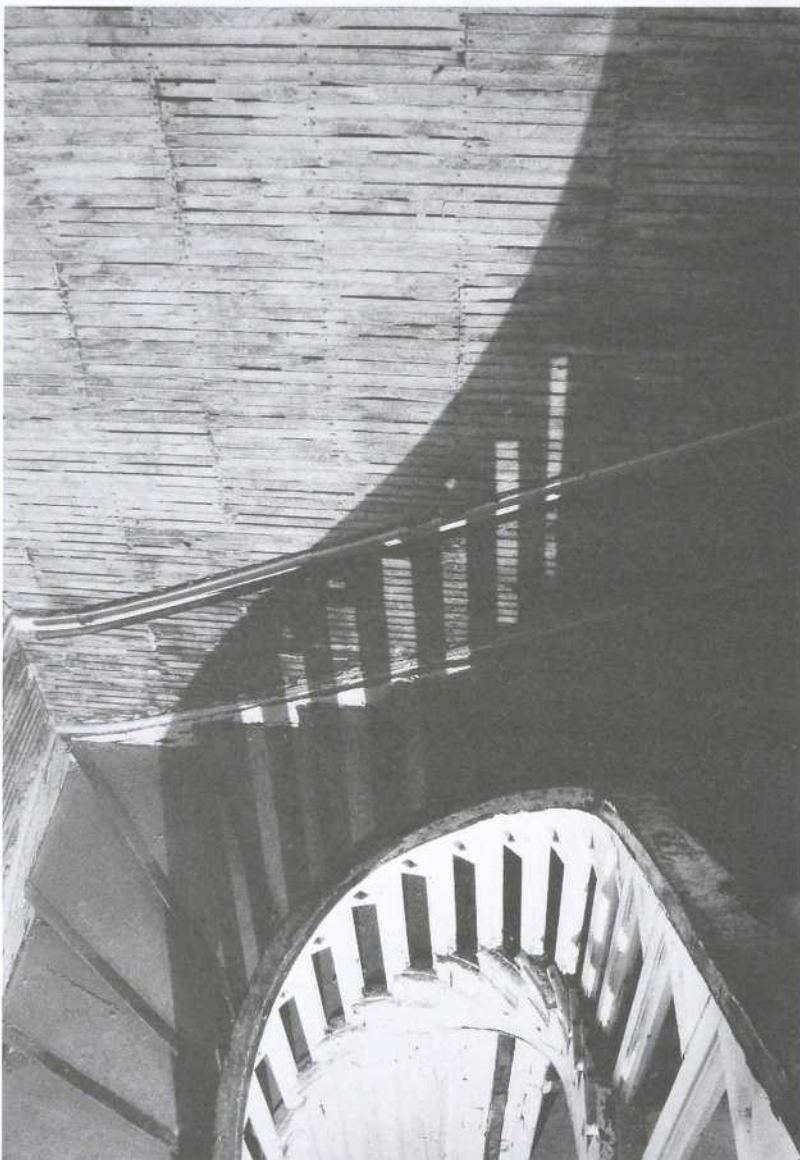
Un des problèmes majeurs de nos sociétés occidentales aujourd'hui réside dans le déploiement d'un discours mensonger sur ce qui est en train de s'instaurer : la déshumanisation de masse dont souffre plus du cinquième de la population de la planète. L'économie mondialisée, dont nous sommes les maîtres d'œuvre, génère la misère absolue, surtout dans les pays du Sud. Elle est produite, entre autres, par les politiques d'ajustements structurels, mais aussi à travers le discours technocratique qui circule dans nos sociétés.

Le discours sur la pauvreté que produisent les organisations internationales – la Banque mondiale notamment – est un exemple type du discours mensonger qui masque le mal politique et empêche de penser notre responsabilité. Il a pour fonction de banaliser la réalité, de réduire la pauvreté à un pro-

Diabolisation de l'adversaire

Dans les sociétés non occidentales, et particulièrement en Haïti, un autre facteur masque le mal politique et empêche de le penser : le fait de transformer les acteurs de la société en forces personnifiées du mal, en diabolisant l'adversaire.

Bien souvent, dans ces sociétés, le sentiment d'appartenance à un monde commun passe à travers la reconnaissance d'une entité divine, surnaturelle qui intervient à tel ou tel moment de l'existence. C'est à travers le contact quotidien avec ces forces invisibles qu'on s'intègre dans la société, qu'on se perçoit membre de la communauté. Cette puissance intégrative s'est cependant peu à peu décomposée depuis la colonisation, mais pas totalement. Elle s'est en quelque sorte inversée : les forces de l'invisible ont acquis un caractère strictement persécutif. Toute tentative pour sortir de ce milieu communautaire



KAROLE BIRON,
JEUNE PHOTOGRAPHE,
1991

traditionnel est vue comme une atteinte à ces forces invisibles qui se retournent alors contre les transgresseurs.

Mais cette conception des forces de persécution n'est pas nécessairement l'expression du mal politique. Le fait que les gens attribuent leurs douleurs, leurs souffrances morales ou physiques à des esprits n'est pas toujours négatif. Cela contribue à décharger l'individu d'une responsabilité intenable, donne une sorte d'assurance et permet d'acquérir un pouvoir sur la vie. Quand cela débouche sur le phénomène de diabolisation de l'adversaire, le mal politique peut s'installer dans la société. Au lieu de voir des adversaires, on ne voit que des forces invisibles avec lesquelles aucune conciliation n'est possible ni concevable. Le mal est alors placé en totale extériorité. Tandis qu'on s'excite à voir des forces diaboliques, le champ est désormais libre pour la désolation, pour l'absence de rapports significatifs avec autrui, pour la sensation de vide et de terreur, et donc pour la banalisation du mal.

Il est incontestable que ce phénomène de diabolisation est lié à l'imaginaire religieux, qui fait en sorte que le politique ne parvient pas à émerger. Mais je ne suis pas sûr que la thèse selon laquelle la démocratie surgit de la désintrinsication du politique et du religieux soit bonne. Je dirais plutôt, comme Tocqueville, que le religieux peut renforcer la démocratie. Pour

Je dirais, comme Tocqueville, que le religieux peut renforcer la démocratie. Pour que la démocratie fonctionne, il faut qu'il y ait une éthique de la tolérance, de la responsabilité et de la justice dont on peut trouver des racines dans le religieux.

que la démocratie fonctionne, il faut qu'il y ait une éthique de la tolérance, de la responsabilité et de la justice dont on peut trouver des racines dans le religieux. La théologie de la libération essaie justement de montrer que le religieux doit pouvoir réagir devant des situations d'injustice.

En Haïti, des courants religieux, le pentecôtisme entre autres, peuvent constituer une sorte de barrière contre l'élargissement du mal politique, une résistance contre la résignation face à la déshumanisation, à travers le néocommunautarisme, l'enthousiasme pour la participation et l'expression des émotions. Par leur croyance, les gens acquièrent un certain sens de leur vie, de l'être humain, qui leur permet de tisser des liens sociaux. Rempart qui pourrait contribuer à faire en sorte que le politique s'institue, sans pour autant offrir une option politique. Le refus de la déshumanisation est une prise de position politique, mais il ne donne pas de contenu à des solutions politiques.

Une chose est cependant certaine : il faut s'insurger contre le mensonge qui habille l'inhumanité d'acceptabilité, prendre conscience de notre participation au mal politique à travers le discours mensonger et sentir que nous avons quelque chose en commun avec les déshumanisés. ●

(PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-CLAUDE RAVET)

Lumière sur un assassinat

Trois militaires et un prêtre ont été reconnus coupables de l'assassinat de Mgr Juan Gerardi, évêque catholique du Guatemala et défenseur des droits humains. Il avait été frappé mortellement, le 26 avril 1998, à l'aide d'un morceau de béton. Cet assassinat était survenu deux jours après la présentation d'un rapport qu'il avait préparé dans lequel il accusait l'armée d'être responsable de la plupart des 200 000 morts de la guerre civile (1960-1996). Le colonel Disrael Lima Estruda, ancien chef des services de renseignements militaires, le capitaine Byron Lima Oliva et Jose Obdulio, tous deux anciens membres de la garde présidentielle, ont été condamnés à 30 ans de prison chacun. Le père Mario Orantes, assistant de l'évêque assassiné, a quant à lui été reconnu coupable de complicité pour avoir permis aux tueurs de s'introduire dans sa résidence et condamné à vingt ans de réclusion.

Star War

George W. Bush relance la course à une nouvelle génération d'armes nucléaires et à la militarisation de l'espace qui engouffre chaque année des milliards de dollars pris sur les fonds publics. Le système de lasers antimissiles basé dans l'espace permettrait d'atteindre des cibles tant spatiales que terrestres et donnerait aux États-Unis le contrôle et la domination absolue de l'espace. Stratégie qui n'est pas étrangère à la protection des intérêts et investissements américains dans le monde. Un vaste mouvement international de protestation est en train de prendre forme pour contrer cette politique militaire américaine. Le *Global Network Against Weapons & Nuclear*

Power in Space (Réseau mondial contre les armes et l'énergie nucléaire dans l'espace) invite à une Journée internationale de manifestation, le 13 octobre 2001 : www.space4peace.org

Adieu Francis Bebey

En mai dernier s'éteignait à Paris Francis Bebey, témoin et acteur privilégié des indépendances africaines. Symbole de l'émancipation culturelle et politique du continent africain, le septuagénaire camerounais faisait partie de la lignée des artistes et des penseurs africains et caribéens pour qui la négritude est le fondement philosophique de la résistance à l'hégémonie occidentale. Musicien, écrivain, haut-fonctionnaire de l'UNESCO, diplomate... il avait cumulé plusieurs fonctions, mais le plus grand héritage qu'il laisse à l'humanité est, sans conteste, sa musique qu'il voulait à la fois ethnique et transcendante.

Le monde de Nadine

Cette bande dessinée fait suite à une réflexion menée lors d'ateliers de formation sur la citoyenneté qui se sont tenus du mois d'octobre 2000 au mois d'avril 2001 à l'initiative du Groupe-Ressource du Plateau Mont-Royal, à Montréal. Voué à la promotion et à la défense des droits des personnes à revenu précaire, cet organisme communautaire parraine un groupe coopératif d'achats alimentaires, mène des actions citoyennes et fait de l'éducation populaire. Vivre sur le BS, nourrir sa famille, chercher un travail, etc. : autant de situations qui peuvent paraître sans issue. Nadine, l'héroïne, ne se laisse cependant pas submerger par la fatalité. Pour se procurer le fascicule, téléphoner au (514) 527-1616.

Porte ouverte sur une histoire méconnue

Le Centre d'histoire de Montréal (355, Place d'Youville, dans le Vieux-Montréal) présente, du 13 septembre jusqu'au mois d'avril 2002, *Plus que parfaites. Chroniques du travail en maison privée - 1920-2000*. Cette initiative de l'Association des aides familiales du Québec, avec la collaboration de l'artiste Raphaëlle de Groot, commissaire invitée pour l'événement, permet de retracer, à travers divers objets, photos et témoignages, une histoire méconnue parce que reléguée derrière des portes closes. Une occasion unique de réfléchir sur les petites histoires qu'on oublie souvent derrière la grande Histoire.

Droits des enfants

Plus de 10 millions d'enfants de moins de cinq ans meurent chaque année, principalement de malnutrition; un tiers des enfants n'achèvent pas les cinq années d'éducation de base et plus de 60 millions d'entre eux sont victimes des pires formes du travail des enfants. C'est pour ces raisons, entre autres, que l'Assemblée générale des Nations unies a décidé de convoquer une Session extraordinaire consacrée aux enfants, à New York, du 19 au 21 septembre 2001. Elle rassemblera des chefs d'État et de gouvernement, des ONG, des défenseurs des droits de l'enfant et des jeunes eux-mêmes. La session fait suite au Sommet mondial pour les enfants de 1990. Forte des progrès accomplis depuis, elle aura pour objectif de mieux promouvoir, protéger et garantir les droits des enfants dans le monde entier.

Esquisses de la vie religieuse



1

En mars dernier, la jeune artiste montréalaise Raphaëlle de Groot a présenté, à la galerie Occurrence, à Montréal, une exposition constituée de dessins réalisés – toujours à l'aveugle, sans regarder la feuille de papier – de sa main ou de celles de sœurs de la congrégation des Hospitalières de Saint-Joseph. Comme l'indique le titre de cette exposition, *Dévoilements*, elle permettait ainsi de lever le voile, de façon originale, sur une réalité souvent méconnue des jeunes générations. Mme de Groot nous a livré quelques impressions sur cette expérience menée avec les Hospitalières.

RAPHAËLLE DE GROOT



2



3

En mai 1998, je commençais un projet de recherche au Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, à Montréal.

Je m'intéressais alors au fonctionnement des musées, plus particulièrement au cheminement des objets, de leur arrivée dans la collection jusqu'à leur mise en exposition. Avec l'accord de la directrice de l'institution, j'ai travaillé pour le musée bénévolement, à temps plein, pendant huit mois. Supervisée par un laïc en charge des collections, je faisais l'inventaire, le catalogage et l'emballage des objets de la réserve, située dans la maison mère de la congrégation des Hospitalières.

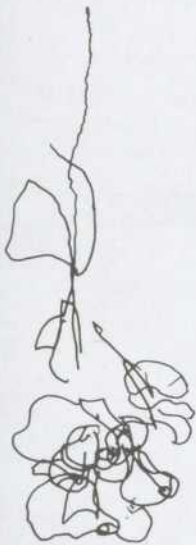
Les 72 dessins présentés dans l'exposition *Dévoilements* ont été réalisés après ce stage, lors d'une activité que j'ai proposée aux sœurs. J'avais alors l'intention de réaliser un livre d'artiste qui rendrait compte, après mon expérience d'immersion dans la maison mère, de la rencontre entre leur génération et la mienne. L'activité était en fait un prétexte pour pouvoir échanger avec elles; en même temps, je recueillais une forme de témoignage à travers leurs dessins.

Pour les convaincre, je leur ai épargné la peur de mal faire en leur demandant de dessiner à l'aveugle, sans regarder leur main. Elles n'avaient qu'à observer attentivement des objets de la collection du musée en transcrivant simultanément ce qu'elles voyaient. « *La ressemblance n'est pas importante*, leur ai-je expliqué. *Ce qui m'intéresse, c'est le trait que vous laissez sur le papier. D'une certaine manière, il est l'empreinte de votre regard et c'est cela qui est beau à voir.* » Pendant qu'elles dessinaient, je faisais leur portrait en travaillant moi aussi à l'aveugle. Nous discutons ensuite ensemble. Après l'entretien, je dessinais à nouveau, à deux ou trois reprises, chacune des sœurs rencontrées mais cette fois de mémoire, en fermant les yeux.



Pendant mon stage, j'étais entourée d'objets donnant un corps et une odeur à la vie passée et privée des religieuses. Devant traiter ces artefacts avec un détachement clinique, il me fallait adopter une méthode objective pour incorporer chacun des fragments d'existence dans la base de données du musée. Toutefois, dans l'univers particulier de la maison mère, il m'était difficile de ne pas être ébranlée par la force évocatrice et la proximité du « sujet/objet » à l'étude.

Je m'occupais de vieux objets fascinants, conservés pour assurer la mémoire d'une communauté religieuse vieillissante. En même temps, j'observais les sœurs de cette congrégation vivre et travailler dans leur environnement, au quotidien. De la réserve du musée au réfectoire – où j'allais prendre la collation avec les sœurs – je voyais se dérouler en alternance la vie passée et présente de la communauté. Au fil des jours, le travail que je faisais auprès des objets a influencé le regard que je posais sur les religieuses : elles semblaient se « muséifier » sous mes yeux. La réserve du musée a graduellement pris la forme d'un carrefour où la vie et la mort des sœurs, le présent et le passé de la communauté se fondaient l'un dans l'autre. Je retrouve curieusement cette distorsion dans les dessins faits et recueillis auprès des religieuses.



Certaines personnes ne comprenaient pas que je puisse mener un projet dans une communauté religieuse, étant convaincues qu'il n'y avait rien d'intéressant à trouver de ce côté-là. Je sentais même une répulsion chez certains, ce qui n'était pas mon cas, mais j'avais un préjugé, certainement. Pour moi, toutes les sœurs étaient pareilles, taillées dans un même moule. Il n'y avait pas d'individus. Elles étaient anonymes, même si elles ne portent plus l'habit aujourd'hui : leur façon d'être, de bouger, de parler étaient pour moi, au départ, l'équivalent du costume de la communauté, qui enlevait à mes yeux toute personnalité, qui « réduisait » la femme au statut de sœur, de membre d'un ordre. J'étais étrangère à la fois à l'univers de la vieillesse et à celui de la religion. Des reliques, je ne savais pas ce que c'était, et voir tout ça de près m'impressionnait.

1. SŒUR J, POUPEE REPRÉSENTANT UNE RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE DE SAINT-JOSEPH
2. RAPHAËLLE DE GROOT, DESSIN À L'AVEUGLE DE SŒUR P
3. SŒUR N, POUPEE REPRÉSENTANT UNE RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE DE SAINT-JOSEPH
4. SŒUR R, FLEUR ARTIFICIELLE
5. RAPHAËLLE DE GROOT, DESSIN À L'AVEUGLE DE SŒUR R
6. RAPHAËLLE DE GROOT, DESSIN À L'AVEUGLE DE SŒUR T



1

Pendant les mois où j'ai été au musée, plusieurs sœurs sont décédées. J'entendais parler des décès, puis un jour, on a reçu la caisse d'une des sœurs qui venait de mourir. Pour le responsable des collections, c'était quelque chose de coutumier : la caisse contenait les effets personnels de la sœur, les sœurs désirant que ces objets-là intègrent, d'une manière ou d'une autre, la collection du musée. Je sentais que ces vieilles femmes construisaient le musée pour assurer, d'une certaine façon, leur survivance.



Il y avait vraiment un fossé entre la génération des sœurs et la mienne. C'était une question d'âge, bien sûr, mais aussi de valeurs : quand tu vois des gens dévouer ainsi leur vie à Dieu, s'engager dans une œuvre, tu te dis qu'ils ne peuvent pas mener leur vie comme tout le monde. Je ne sais pas si c'est suite à la Révolution tranquille, mais il y a eu une volonté rapide de repousser au plus vite toutes les valeurs que partageaient ces femmes. Ce rejet a fait qu'il n'y avait plus de communication possible avec ce qui en était venu à symboliser l'oppression et, par le fait même, avec les femmes qui se trouvaient sous l'habit. Les changements de valeurs et de société ont fait qu'entre elles et moi un vide immense s'est creusé. J'avais le désir de parler avec ces femmes, franchement, pour savoir ce qui les avait poussées à entrer en communauté, comment elles avaient vécu ces années de changements, comme celui, apparemment très simple, de l'abandon de l'habit. En discutant avec les sœurs, j'ai réalisé que chacune d'elles avait vraiment une démarche individuelle, même dans la spiritualité. La façon de croire, d'entrer en rapport avec Dieu, de donner suite à sa foi, variait beaucoup de l'une à l'autre.



1. RAPHAËLLE DE GROOT, DESSIN DE MÉMOIRE DE SŒUR F
2. SŒUR T, SAINT JOSEPH PORTANT L'ENFANT JÉSUS DANS SES BRAS
3. RAPHAËLLE DE GROOT, DESSIN À L'AVEUGLE DE SŒUR O
4. SŒUR H, BOUQUET DE FLEURS FRAÎCHES
5. SŒUR R, POUPEE REPRÉSENTANT UNE RELIGIEUSE HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH
6. RAPHAËLLE DE GROOT, DESSIN À L'AVEUGLE DE SŒUR J

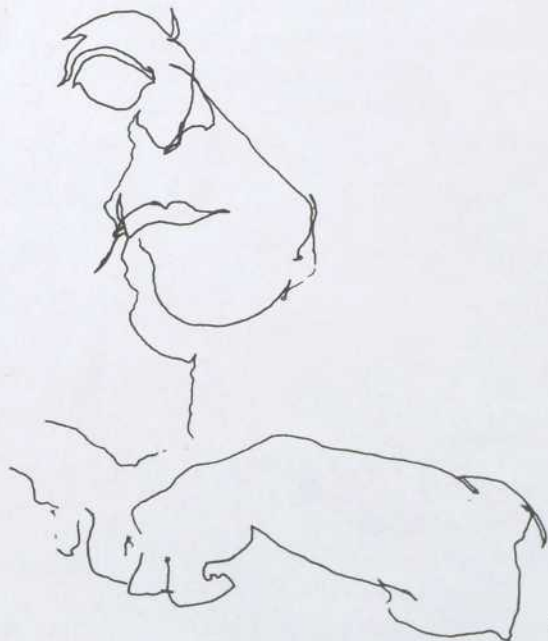
Quand on dessine en ne regardant pas sa main, le trait qu'on fait est très proche du corps, de son énergie première. La manière de tenir le crayon, de peser dessus est plus près de l'écriture personnelle que d'un désir de vouloir contrôler, de reproduire une image. C'est donc un trait qui parle, qui trahit, d'une certaine manière. En dessinant de cette façon, les sœurs acceptaient de prendre un risque, de se mouiller, de se mettre à nu d'une certaine façon. Et en les dessinant moi aussi à l'aveugle, c'est le regard que je portais sur elles qui était également mis à nu.



2

Le visage comique, triste ou stressé que je dessinais, était-il vraiment devant moi ou dans le regard que je portais sur la femme que je dessinais? Beaucoup de non-dit se glissait dans les dessins parce que je ne cherchais pas à contrôler l'image que j'esquissais. Les religieuses parlaient à travers leurs dessins, se dévoilaient; et moi, en les dessinant, je dévoilais ma façon de les voir.

Ces dessins sont des traces d'une rencontre. Les religieuses dessinaient, étaient stressées, parce qu'elles voulaient bien faire, et moi je les dévisageais, je les touchais avec mes yeux, c'était comme si je caressais leur visage, parce que c'est vraiment l'impression qu'on a en faisant ce genre de dessins : on entre dans les rides, dans la petite joue qui tombe, on contourne le nez, les lèvres, etc. En dessinant comme ça, on enregistre son regard, on capte le monde d'une façon détachée, tout en révélant quelque chose d'intime.



3

Par leurs dessins, même si elles ne sont jamais nommées, les sœurs sortaient de leur anonymat. Et les conversations que nous avons, qui suivaient naturellement le partage de cette expérience, m'ont bien montré qu'elles n'étaient pas des êtres anonymes, perdus dans une communauté. Elles me



4

racontaient leur vie, le choix qu'elles avaient fait d'entrer en communauté, comme d'autres avaient choisi de devenir secrétaire ou infirmière. Leurs récits ressemblaient à des histoires d'amour, ou de coup de foudre, au fond un peu banales – pas dans le sens péjoratif mais plutôt comme quelque chose de normal. En entendant les sœurs me raconter leur choix d'entrer en communauté, je me suis rendu compte que c'était un choix actif. Celles que j'ai rencontrées, en tout cas, ne m'ont pas dit qu'elles avaient dû entrer en communauté parce qu'elles étaient l'aînée de la famille, par exemple. Elles avaient toutes eu un appel et avaient fait le choix d'entrer en communauté. Certaines avaient fait ce choix par fierté, pour rester indépendantes. J'étais très étonnée d'entendre qu'on pouvait entrer dans un ordre religieux pour rester indépendante. J'ai compris que pour elles, c'était une façon non d'entrer dans l'anonymat mais de sortir de la masse, de devenir quelqu'un, alors qu'aujourd'hui, on a plutôt tendance à les reléguer aux oubliettes, même si certaines sont encore très actives. J'étais là, par exemple, pendant la construction d'un centre pour accueillir les gens de l'extérieur de Montréal qui veulent accompagner un membre de leur famille qui est très malade. J'ai été très impressionnée et émue par la chaleur qui se dégageait de tout ça. Et contrairement au préjugé que je pouvais avoir, tout ça n'est pas fait dans le but de convertir les gens. Elles offrent de l'aide, un soutien, en respectant les choix des gens.



La religion est quelque chose qui m'est étranger, mais quand j'ai entendu la manière dont une des sœurs m'a parlé de Dieu, je me suis dit : il y a là quelque chose que je n'ai pas. J'ai ressenti un vide. Il y a toutes sortes de manières de ne pas croire, comme il y a plusieurs manières de croire.

On peut simplement être indifférent, mais c'est déjà autre chose de vivre son absence de foi comme un manque. Pourtant, même si j'ai senti que cette religieuse était vraiment sereine dans sa foi, j'ai, curieusement, fait un dessin d'elle qui traduisait tout le contraire. Peut-être était-ce à cause de mes préjugés, ou tout simplement parce que notre conversation est venue après le dessin, je ne m'en souviens plus. ●

(PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN PICHETTE)



5



6

Architecture d'un marcheur

1. Réveil

TEXTE : WAJDI MOUAWAD
ILLUSTRATION : MARC SÉGUIN

La lumière ne me concerne plus. Celle du soleil ne m'atteint plus. Je me surprends à demeurer insensible à la chaleur du jour. Au réveil, je reste attentif à ce qui se passe derrière les rideaux de ma fenêtre. La lumière évaporée qui envahit ma chambre s'arrête au pied de mon lit. C'est une chambre d'hôtel miteux, comme on en trouve beaucoup dans les quartiers sombres. Le lit est vieux, usé, trop mou. Après une nuit longue de sommeil sans rêves, je ressens dans le bas du dos une âpre douleur, mais cette douleur ne m'est pas tout à fait désagréable puisqu'elle provoque en moi une chaleur qui me redonne espoir, un espoir qui ressemble à celui que peut éprouver le mendiant lorsqu'on glisse entre ses mains usées une pièce de monnaie : son bonheur est grand, mais il sait que tout sera bientôt à recommencer puisque chaque jour, l'attend au réveil l'angoisse de la faim contre laquelle il lutte depuis si longtemps.

Mais moi, j'envie parfois le mendiant de ne pas être moi, car si nous parvenons à distinguer les mendiants des autres Hommes, il n'y a pour ma part plus de différence entre le cadavre d'un chien égaré au milieu de la banlieue et ce que je suis devenu. Il n'y a plus de différence. Je ne suis ni triste, ni malheureux, ni désespéré, et aucun sentiment d'angoisse ne m'envahit au point de vouloir accrocher une corde et me la passer autour du cou. Mais c'est justement cela qui me rend les réveils difficiles car, à l'inverse du mendiant, je n'ai rien contre quoi lutter. J'attends encore l'ennemi qui m'apprendra l'espoir en moi-même; vraiment, je ne sais pas par quel miracle je vais parvenir à traverser ce qui me reste encore de vie avant d'atteindre enfin la mort.

Pour le moment, je vis au fil de mes sensations, et si je ne me suis pas encore envoyé une balle dans la tête, ce n'est que grâce à elles. Les malheureuses. Elles vivent en moi comme vivent les émeraudes au cœur de la montagne et je ne sais pas comment les extraire de mon corps pour les offrir aux gens que j'aime. Car j'aime; mais cela aussi m'est inutile, aussi inutile qu'à celui qui, enterré trop tôt, se réveille dans son cercueil au milieu de la terre et se met à hurler vers le soleil. Tout comme les huîtres, ce qui vit en moi est aussitôt recouvert par la

rideaux. Je me suis assis sur la chaise, de profil à la fenêtre, et je regarde dehors. Beaucoup de gens m'aiment. De différentes façons. Certains penchent vers la sympathie, d'autres vers l'amour le plus passionné. Mais les uns comme les autres, vraiment, ne changent que peu de chose au ravage de ma solitude, puisque personne encore n'est parvenu à

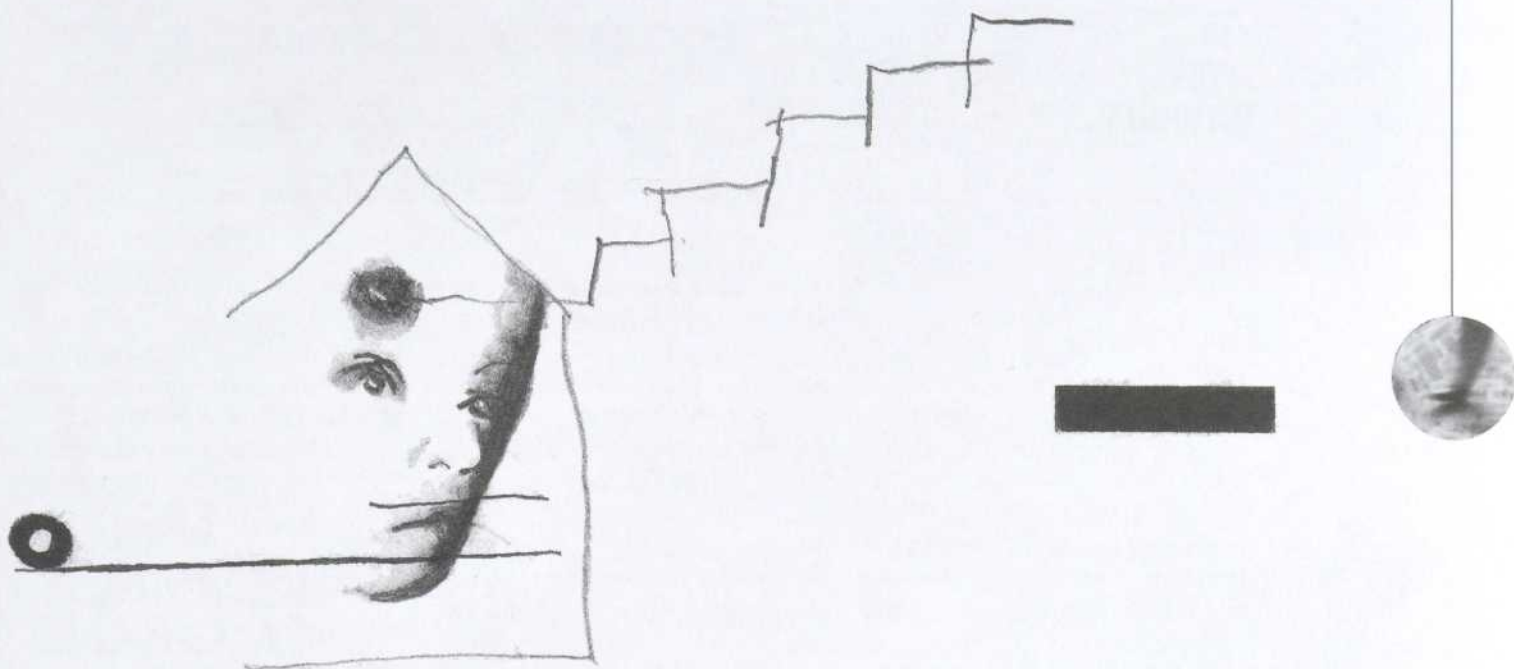
Tout comme les huîtres, ce qui vit en moi est aussitôt recouvert par la nacre de l'indifférence. Ainsi, l'amour et la haine, et tout ce que peut éprouver un homme sa vie durant, sont figés au fond de moi; mon corps est rempli de perles rares qui me servent de rien.

nacre de l'indifférence. Ainsi, l'amour et la haine, et tout ce que peut éprouver un homme sa vie durant, sont figés au fond de moi; mon corps est rempli de perles rares qui me servent de rien.

Il m'arrive parfois de rester debout face à la mer. J'irai aujourd'hui. Le grand vent qui souffle, le gris du ciel et la pluie battante feront qu'il n'y aura pas beaucoup de monde sur les plages. Lorsque je m'asperge le visage d'une eau bien froide pour chasser le sommeil, je ferme les yeux. C'est alors qu'apparaissent dans le ciel de mon cerveau des ombres de couleurs qui s'additionnent les unes aux autres pour créer une forme mouvante, géométrique, sur laquelle se superposent une infinité de petits points. Le fond de la toile est noir, mais lorsque mes mains, porteuses d'eau, éclaboussent mon visage, mon corps, surpris par tant de fraîcheur, s'illumine et toute la toile prend des teintes jaunes et blanches; j'ai alors quatre ans et je cours vers ma mère agenouillée dans le jardin de la maison de pierre.

Je m'essuie le visage, et c'est de nouveau la chambre d'hôtel. J'ai tiré les

me rendre mystérieux l'amour qu'il me porte. Beaucoup de gens m'aiment, mais je sais exactement pourquoi je suis aimé par chacune de ces personnes; et les raisons de chacun se résument de la même manière : un échange. Chaque personne qui me témoigne un certain amour semble me dire : « Tu me donnes quelque chose, je te donne quelque chose »; ce commerce tient bon jusqu'à ce que plus aucun échange ne soit possible, alors c'est la rupture. Ainsi, sous le masque de l'amour, je pratique un troc qui me met hors de portée de l'amour véritable, de sorte que je ne suis jamais parvenu à poser un geste, un seul, si minime soit-il, par amour. Je n'ai jamais rien fait par amour; même l'amour. Surtout l'amour. Ce n'est pas un reproche à moi-même, simplement une manière de dire qu'il est rare que l'on nous informe sur les choses



essentielles. Petits, nous sommes si mal informés que la vie durant nous tentons d'apprendre ce qu'enfants nous n'aurions eu aucune difficulté à comprendre.

Beaucoup de gens m'aiment. Ce sont des amis. Mes amis. Mais les gens que je croise dans la rue me sont plus utiles que ces amis-là. Cet homme au chapeau noir, qui marche, sa canne à la main, m'est plus utile que mes amis puisqu'il accepte de me dire l'heure qu'il est sans rien exiger de moi, il accepte d'être jusqu'au bout ce que je veux qu'il soit, c'est-à-dire un inconnu qui consulte sa montre pour me donner l'heure de ce jour, qui demain déjà, aura été. Cette dame, qui me demande ce que je désire, m'est en ce moment la plus utile des personnes, car c'est à elle que je dois d'avoir des croissants entre les mains; et son mari, que je ne verrai probablement jamais, m'est encore plus utile, puisque c'est lui qui, toutes les nuits, reste éveillé pour préparer pains, pâtisseries et viennoiseries.

Lorsque l'on observe les Hommes, on sort de soi-même, puisqu'il faut observer tous les Hommes; mais ainsi, on est dépossédé de son corps. Je sais que pour retrouver son corps et continuer malgré tout à regarder autour de soi, il faut sombrer dans la haine qui nous ancre au fond

du sol et crier tout haut son dégoût de l'humanité, lui faire comprendre, à force de le lui hurler aux oreilles, qu'elle vit mal et qu'elle devrait donc vivre de façon différente, une façon que l'on croit meilleure, car ce que nous contestons, nous le contestons toujours au nom de quelque chose d'autre, ne serait-ce qu'au nom de nous-mêmes. Mais moi, le monde tel que je l'observe ne me dégoûte pas. Et je ne veux pas qu'il me dégoûte. Avec toutes ses horreurs, ses guerres, ses viols, ses massacres, ses injustices, son sang versé, il ne me dégoûte pas; il provoque bien en moi un remous de frustrations et de colères, mais pas du dégoût; ce serait davantage le désir sauvage et sanginaire que j'ai (et parce que je l'ai, je participe moi-même à l'ensemble du carnage) de voir le bourreau à son tour déchiqueté, voir son regret qui fleurit sur ses lèvres et pouvoir par là-même étancher ma vengeance. Aujourd'hui, pour qu'un film remporte un succès qui ne soit pas seulement celui de l'esprit, succès qui ne rejoint que peu de monde, mais aussi un succès commercial, c'est-à-dire celui du corps, celui de la chair, il doit avant toute chose répondre à cette condition : que le bourreau souffre. Qu'à travers ses souffrances, on aperçoive son regret, et que la victime de l'histoire, c'est-à-dire nous, le regarde se consumer dans d'horribles souffrances, souffrances

physiques, souffrances morales. Dès lors, nous pouvons sortir du cinéma, ravis, mais un peu gênés, comme au sortir d'une cabine de *Peep show*.

Le monde ne me dégoûte pas car il ne m'étonne pas. Je vais mon chemin dans la grande ville avec l'inconscience pénétrante des adolescents. Je ne sourcille pas devant le malheur. Je ne puis donc pas crier, ni hurler, ni rager, ni m'enrager contre les Hommes que j'observe. Je reste désancre, sans haine en moi, en marge du monde, et mon véritable repos sera celui où le monde acceptera mon corps tranquille au fond de la chaude terre. Ma grande fatigue est fille de mon jeune âge; mon jeune âge qui me dit, et qui me le fait bien comprendre, qu'à moins d'un accident grave, mortel, d'une maladie incurable, je suis encore bien loin de ce repos auquel j'aspire. Mais cela, vraiment, ne m'ôte ni mon allégresse, ni mon sourire. Les croissants sont tellement bons. Ils fondent dans la bouche. Au lieu de crier contre le monde, je préfère encore marcher le jour durant, m'épuiser à la marche, pour arriver finalement face à la mer. ●

MARC SÉGUIN,
MARCHEUR N° 1, 2001,
GRAPHITE, FUSAIN, ENCRE
ET SANG SUR PAPIER

SITES INTERNET



LA CYBER-RÉSISTANCE

ECO.UTEXAS.EDU/FACULTY/CLEAVER/ZAPSINCYBER.HTML

FZLN.ORG.MX/LATUFF/INTROD.HTM

IXTLAHUAC.COM/SITES/VIEJOANTONIO/INDEX.HTML

Ceux et celles qui s'intéressent à la cyber-résistance à la mondialisation néolibérale pourront visiter le site instructif et très bien documenté de l'universitaire et militant américain Harry Cleaver. Il est une porte d'entrée vers un éventail impressionnant de sites (une cinquantaine) – surtout en espagnol et en anglais, mais aussi en français, en italien, en allemand, en japonais, etc. – consacrés au mouvement zapatiste dans le monde.

Le mouvement zapatiste a été le premier exemple des possibilités offertes par Internet aux mouvements de contestation pour faire connaître, renforcer et élargir leur lutte. Le mouvement antimondialisation, bien entendu, et la Marche des femmes, qui a rejoint plus de 3 000 groupes de femmes de tous les continents, sont d'autres exemples intéressants plus récents.

Grâce à Internet, les Zapatistes ont généré rapidement une solidarité internationale jusque-là inédite et ce, malgré les efforts du gouvernement mexicain pour les isoler militairement dans leur retranchement de la selva du Chiapas. Ils ont su rompre ainsi leur encerclement et susciter une vaste réflexion sur le sens de leur rébellion locale dans la lutte contre le néolibéralisme à l'échelle mondiale. On n'a qu'à penser aux deux rencontres internationales (Chiapas, Madrid) qu'ils ont convoquées sur ce thème, rassemblant des milliers de militants et d'intellectuels des cinq continents. Le site de Harry Cleaver offre des textes d'analyse sur cette révolution indigène qui s'est exportée aussi comme une révolution de mots, d'images et d'imagination.

Mais les pouvoirs en place et leurs stratèges, particulièrement aux États-Unis, ne sont pas restés longtemps en rade devant le déploiement de la cyber-

II encuentro Intercontinental por la humanidad y contra el neoliberalismo

résistance. Ils ont vite développé des analyses et des tactiques pour contrecarrer cette menace qui pesait sur la « démocratie » qu'ils voudraient pour le moins restreinte. Le cyberspace devient pour eux un nouveau champ de bataille dont il faut devenir maître. Parmi les innombrables documents qui ont été produits par les instituts de recherche, il y a ceux de la Rand Corporation, la plus puissante organisation de recherche associée à l'armée américaine, qui analysent les moyens de « pénétrer, contrôler, mettre hors circuit, tromper tout système de communication ou ordinateur, en tout temps et sans être détecté » : enjeux centraux que les concepts de *cyberwar* et de *netwar* mettent en relief. Plusieurs documents de cette sorte peuvent être consultés sur le site de Harry Cleaver.

Parmi les sites présentés, une quinzaine se caractérisent par une approche spécifiquement artistique : photos, films, dessins, dont deux méritent vraiment le

personnel de l'artiste, a décidé de la censurer. C'est que Latuff y présentait une exposition de dix dessins, spécialement réalisés pour Internet, sur la corruption et la brutalité policière dans les milieux populaires du Brésil, sous le titre : « La



policia mata » (la police tue). Elle est dédiée à toutes ces « personnes qui payèrent de leur vie pour avoir osé être innocents dans un pays de coupables ». Il n'est pas difficile d'imaginer que la censure dont a souffert l'artiste vienne des hautes sphères de l'institution policière y voyant une atteinte à sa réputation. Sur le même site on a également accès à une cinquantaine d'illustrations en appui à la cause zapatiste. Ce sont d'ailleurs les événements d'Acteal au Chiapas, en 1997, où 45 autochtones furent massacrés par des paramilitaires mexicains, qui le décidèrent à dénoncer publique-



détour. Tout d'abord, le conte « Historia de las colores » du sous-commandant Marcos, magnifiquement illustré par l'artiste mazatèque Domitila Dominguez. Ce récit raconte la naissance des couleurs – rouge, sang de Dieu; brun, cœur de la Terre; bleu, couleur du monde; jaune, rire de l'enfant – de leur mélange dont l'oiseau multicolore *guacamaya* fait mémoire, symbole de la beauté et de la diversité des pensées humaines.

Le second est l'œuvre du dessinateur brésilien Latuff qui se trouve sur le site du Front zapatiste de libération nationale (fzln.org.mx), depuis que le serveur Tripod du Brésil, qui hébergeait le site



ment – sur Internet et sur les murs des bidonvilles de Rio – les injustices et crimes politiques à travers son art, renouant ainsi avec la tradition muraliste latino-américaine. *Art can be powerful* était le titre de son site personnel, « et très dérangeant! », aurait-il pu ajouter.

JEAN-CLAUDE RAVET

VIDÉOS



DERNIER APPEL

RÉALISATION : CAROLINE MARTEL
SCÉNARIO : CAROLINE MARTEL
PRODUCTION : NICOLE LAMOTHE (ONF)
DOCUMENTAIRE, VIDÉO, COULEUR, 52 MIN

Résolument militant, ce documentaire retrace le combat plein de fougue qu'ont mené les téléphonistes de Bell Canada lors de l'annonce de la vente de leur service, en janvier 1999, à une multinationale de l'Arizona, propriétaire de centres d'appels. C'est au rythme de la stupeur, des émotions et des paroles échangées lors des assemblées générales, des manifestations, des rencontres avec des membres des gouvernements que se déroulent les images sous nos yeux. Elles ne nous laissent pas indifférents. Le message est puissant. Elles sont spécialistes de la communication!

Solidaires des 2400 femmes qui comme elles sont menacées de perdre leur dignité et leur travail, ces militantes veulent aller jusqu'au bout de la lutte et résister au rouleau compresseur de la mondialisation. Elles le font avec beaucoup de détermination et de courage alors qu'elles se retrouvent dans une curieuse situation qui les oppose à leurs collègues techniciens : 7200 d'entre eux ont obtenu un contrat avec la compagnie. Elles sont purement et simplement conviées à se débrancher, alors qu'elles appartiennent au même syndicat que leurs collègues masculins et qu'elles affichent plus de 20 ans de service au sein de Bell, risquant de perdre leurs acquis syndicaux gagnés lors d'une grève menée en

1979-1980. Leur colère, elles l'expriment dans un chant adressé à Diane Lemieux, alors ministre du Travail, qui fait face à sa première manifestation!

*« Notre convention collective,
Ils veulent nous l'enlever...
Mais l'héritage de nos sœurs,
Nous on le défendra sans peur.
C'est pas compliqué, on a juste envie
de crier :
On veut travailler!
On veut travailler!
Nous on est prêtes à tout pour rester
syndiquées.
Nos emplois, on veut les garder
Et on ne veut plus être mal payées.
On veut travailler! »*

Pourquoi Bell s'est-elle départie de ces travailleuses alors qu'elles ont rapporté plus du cinquième des profits du dernier exercice financier? Peut-on dire

que leur travail n'est pas rentable? Après une grève de 36 jours, elles réussissent à sauvegarder 1000 emplois et à bonifier les primes de départ. Cependant, Bell ferme 50 bureaux de téléphonistes au Québec et en Ontario avant de créer, avec la multinationale américaine Nordia, un centre d'appels à Québec pour lequel le gouvernement du Québec est prêt à subventionner de nouveaux emplois à rabais. Logique sans raison qui, pour un plus grand profit, sacrifie des vies humaines. On comprend la révolte jusqu'à l'écoeurement de ces téléphonistes « au sourire dans la voix ».

Il ne fait pas bon d'être femme en ce début de XXI^e siècle qui prône haut et fort l'égalité des chances et l'équité dans les salaires. *Dernier appel* manifeste clairement qu'il y a encore deux poids et deux mesures.

ANNE-MARIE AITKEN



Un livre choc

RICHARD BERGERON, *LES PROS DE DIEU*.
LE PRÊTRE — LE THÉOLOGIE — LE RELIGIEUX,
MONTRÉAL, MÉDIASPAUL, 2000, 211 p.

La parution du livre de Richard Bergeron *Les Pros de Dieu* a causé un certain émoi dans le monde religieux et ecclésiastique. Religieux, théologien et prêtre estimé, spécialiste des nouvelles religions, Richard Bergeron, né en 1933, quitte l'état religieux et lance un livre choc qui en scandalise plusieurs. Certains y voient un règlement de comptes, d'autres un coup bas. J'ai lu *Les Pros de Dieu* et, au terme de ma lecture, je dois dire que j'ai trouvé là un livre fort beau et admirablement écrit. Il s'agit d'un livre plutôt opportun, si on accepte de reconnaître l'impasse actuelle d'une Église recroquevillée sur elle-même et incapable de prendre des virages véritablement audacieux.

La thèse de Bergeron est que les « pros » de Dieu risquent d'être piégés par les rôles qu'ils assument dans l'Église. Spécialiste du rituel, le prêtre risque de se penser propriétaire de Dieu, de se percevoir comme supérieur au peuple chrétien et de devenir l'homme du système. Le théologien, pour sa part, risque de s'enfermer dans un discours dogmatique ou idéologique clos et de cesser d'être un chercheur de Dieu. Engoncé dans les trois vœux du refus de la volonté propre, de l'avoie et de la sexualité, le religieux est exposé à la fausse bonne conscience : l'obéissance devient conformisme, la pauvreté l'affaire de la communauté plus qu'un souci réel du pauvre, la chasteté devient facilement mensonge et aliénation : « La triste histoire du célibat religieux et ecclésiastique montre combien ce vœu a souvent détruit la vie, au lieu de la servir. »

Sur chacun des trois aspects abordés (le prêtre, le théologien, le religieux), Bergeron propose une réflexion dense et articulée. La section sur la théologie m'a

paru particulièrement intéressante. Dans sa conclusion, Bergeron présente la prêtrise, la théologie et la vie religieuse comme des handicaps, des pierres d'achoppement qui peuvent nous amener à nous tromper sur Dieu et nous conduire au cléricisme, au dogmatisme, au pharisaïsme. Enfin, dans une longue postface qui emprunte à Kierkegaard et à Newman, Bergeron insiste sur la subjectivité de la foi et sur le paradoxe de la présence de Dieu : plus on pense mettre la main sur Dieu (par l'apparence), plus Dieu s'éloigne.

L'auteur conclut donc à la nécessité de briser l'impasse du système ecclésiastique. « Purifier le Temple, c'est extirper du dedans de soi les structures objectivantes juridico-légales de la religion et se convertir à la subjectivité. Cela veut dire que le prêtre doit se libérer du *grand prêtre* en lui; le théologien, faire mourir le *scribe* en lui; le religieux, étouffer le *pharisien* toujours vivant en lui. C'est à ce prix qu'ils seront des êtres vivants, capables de faire vivre et de conduire à la connaissance du vrai Dieu. » Du même souffle, l'auteur annonce sans le décrire un grand tournant dans sa vie.

Malgré certains jugements très sévères et une décision de rupture très nette, le livre de Bergeron est théologiquement nuancé et pondéré. C'est un livre de foi et de foi chrétienne. C'est un livre qui s'inscrit dans la tradition de l'expérience apophatique : nous savons davantage ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Quant à la critique que Bergeron fait des risques de mensonge inhérents à l'état de prêtre, de théologien et de religieux, il me semble que cela fait partie d'une longue tradition spirituelle. Même les exercices de monsieur Tronson attireraient l'attention sur la perversion possible du meilleur. Il faut toujours reprendre l'examen sociologique et psychanalytique des structures où la vie prend forme.

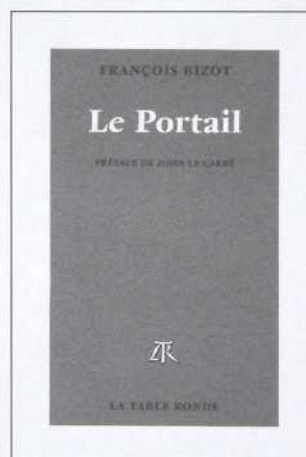
Le livre de Bergeron est sans doute le résultat d'une longue marche et d'une grande souffrance. Raison de plus pour le remercier de sa contribution et pour travailler ensemble à dénouer l'impasse de notre Église.

ANDRÉ BEAUCHAMP

L'ambiguïté de la vie

FRANÇOIS BIZOT, *LE PORTAIL*, PARIS, ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE, 2000, 398 p.

Ethnologue français et grand spécialiste des religions de l'Asie du Sud-Est, François Bizot travaillait au Cambodge depuis 1965 lorsqu'en octobre 1971, il fut fait prisonnier par les Khmers rouges et accusé d'être un agent de la CIA. Seul étranger parmi les détenus khmers, il connaitra pendant trois mois



les terribles réalités du camp d'Anlong Veng, dont peu sont ressortis vivants. À travers un déroutant jeu de forces au sein de ses geôliers, il sera l'un des seuls Occidentaux à être jamais libéré par les Khmers rouges. Trois ans plus tard, en avril 1975, il sera appelé à jouer un rôle clé dans les derniers jours de la présence étrangère au Cambodge, regroupée dans le périmètre de l'ambassade de France après la prise de Phnom Penh par les maquisards communistes. Telle est la trame narrative du témoignage de François Bizot.

Mais cette histoire, déjà peu banale, ne suffirait pas à faire du *Portail* un grand livre. Ce qui est touchant, c'est la profonde humanité que l'auteur réussit à communiquer à l'égard de toute personne et de toute situation. L'épaisseur de ce qui fait l'existence se trouve célébrée. Tout nous est rendu, à trente ans de distance, avec une immédiateté qui nous transporte sur place. Je ne sais si l'auteur doit à sa formation d'ethnologue sa capacité tout à fait exceptionnelle d'être

attentif au moindre détail du réel : sons, paysages, physionomies, dialogues, émotions.

Rien n'est plus exemplaire de cette richesse et de cette ambiguïté de la vie que la relation qui va se développer entre l'auteur et Ta Douch, son bourreau, au cours des trois mois de sa captivité en 1971. Grâce à sa grande connaissance de la langue et de la culture khmère, Bizot va peu à peu intriguer son geôlier, puis semer le doute chez lui quant à sa culpabilité. Des rapports de respect, puis quasiment d'amitié vont se développer. Jusqu'à ce qu'il soit finalement libéré, sans doute avec l'appui de Douch.

Trente ans plus tard, ayant retrouvé la trace de son geôlier détenu dans une prison cambodgienne, Bizot apprendra que le même Douch, simple professeur de mathématiques et cadre révolutionnaire intègre, a littéralement risqué sa vie pour le faire libérer mais qu'il est aussi devenu, en moins de sept ans, le chef du tristement célèbre centre d'extermination de Tuol Sleng, responsable de milliers de morts pour lesquels il attend son procès pour crimes contre l'humanité.

Le Portail, c'est enfin une critique cinglante et profondément triste de nos égarements d'Occidentaux, progressistes souvent aveuglés par nos idéaux devenus idéologies, incapables de voir les faits qui ne concordent pas avec nos convictions. Alors que beaucoup ne voulaient voir dans la révolution des Khmers rouges que le souffle libérateur des peuples asiatiques contre l'impérialisme américain, l'auteur tentait en vain d'alerter, dès le début des années 70, les autorités françaises sur les véritables réalités du terrain. Et même après les millions de morts causés par le régime fanatique des Khmers rouges, les pays occidentaux ont continué longtemps à ne reconnaître que ceux-ci comme autorité légitime du Kampuchéa aux Nations unies.

Impossible de lire *Le Portail* sans être profondément bouleversé par la fulgurante beauté et l'horreur possible du monde, par la richesse des traditions et les velléités de la modernité, par les grandeurs et les misères de l'être humain, par la force poétique de la langue

et le caractère exemplaire des situations. Bien des scènes hanteront longtemps le lecteur, comme autant de morceaux d'anthologie, en particulier dans le récit de ces derniers jours fébriles et dérisoires des Occidentaux dans le nouveau Cambodge des Khmers rouges.

DOMINIQUE BOISVERT

Approche pluridisciplinaire

HENRI ATLAN, MARC AUGÉ, MIREILLE DELMAS-MARTY, ROGER-POL DROIT ET NADINE FRESCO, LE CLONAGE HUMAIN, PARIS, SEUIL, 1999, 206 p.

Jusqu'à récemment, le clonage n'était pour tous qu'une technique d'horticulture; mais aujourd'hui il devient une menace. Va-t-on manipuler les corps humains comme des sujets de laboratoire et les réduire à l'identique? Ces questions ont inquiété plus d'un chercheur et suscité diverses opinions : la personne peut-elle se reproduire en plusieurs exemplaires? Va-t-on le permettre? Faut-il l'interdire?

Un groupe de travail composé de divers chercheurs (biologiste, anthropologue, juriste, philosophe, historienne) a essayé d'y voir plus clair. Chacune des analyses, suivie d'un débat, fait place à une approche pluridisciplinaire dans laquelle des questions connexes à l'éthique médicale, à la bioéthique, etc. sont élaborées. Le seul clonage envisagé ici est le clonage reproductif, à savoir « une technique permettant de créer un enfant génétiquement identique à un individu déjà né ».

Un médecin biologiste se demande « sur quelles raisons peuvent s'appuyer nos avis pour interdire totalement ou pour autoriser en certains cas le clonage humain ». Le clonage reproductif d'un être humain serait « la production d'un embryon par transfert de noyau à partir d'une cellule somatique ou embryonnaire, et son développement jusqu'à son terme ». Le clonage de cellules embryonnaires peut poser des problèmes éthiques qui touchent à l'identité de la per-

sonne humaine. On a proposé d'assimiler le clonage reproductif à un crime contre l'humanité. La reproduction à l'identique inspire souvent l'horreur : il s'agit d'une offense à la dignité humaine qui n'en serait pas pour autant diminuée. Ce sont des raisons d'ordre social qui inspirent avant tout les interdictions dont fait état la législation de plusieurs pays. On a déploré entre autres « le chaos des filiations » venu du fait que les clonés seraient éventuellement décalés dans le temps et créeraient des problèmes d'identité civile. De plus, il y aurait danger de nier l'autonomie de la personne en l'aliénant dans le projet instrumental qui définirait, au sens propre et au figuré, sa « carte d'identité ». On serait alors aux confins d'une nouvelle forme d'esclavage.

C'est le rêve d'immortalité qui fait dire à certains : « Je veux être cloné et me retrouver dans une vie prolongée ». On projette alors sur les gènes les propriétés traditionnelles de l'âme. Il y a



donc confusion du corps génétique et de la conscience. On rêve de continuité à travers la renaissance, sans parler des difficultés qui accompagnent le phénomène de la transmigration dans une religion comme le bouddhisme.

C'est la notion de risque incontrôlable qui peut rapprocher les diverses positions des intervenants et les amener à une conclusion allant dans le sens d'une interdiction. On peut aussi invoquer une raison de fond en faveur de ce rapprochement : le fait que le processus d'humanisation dépend de plusieurs facteurs qui ne sont pas d'ordre biologique et que le risque inhérent au clonage comporte

aussi des dangers sociaux (abandon de l'individualité, comportement d'allure fonctionnelle où la nature et le monde humain se verraient confondus...). Si d'aventure on prévoyait des règles en inventant de nouveaux liens de parenté, on tomberait dans un libéralisme absolu qui ne serait compensé que par un autoritarisme du même ordre. En somme, un monde invivable...

JEAN-MARC DUFORT

Passion de philosophes

HANNAH ARENDT, MARTIN HEIDEGGER, *LETTRES ET DOCUMENTS (1925-1975)*, TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR PASCAL DAVID, GALLIMARD, BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE, 2001, 397 p.

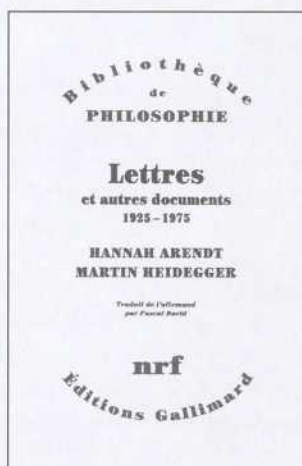
Toutes les histoires d'amour sont singulières. Peut-être qu'il est absolument impossible d'en saisir le sens de l'extérieur. Si c'est le cas, pourquoi continue-t-on de publier ces correspondances privées? Suffit-il de s'appeler Heidegger, Sartre, Arendt, Miller, de Beauvoir ou Nin? Serions-nous toujours et encore des voyeurs? Les artistes de variétés ont plus de chance, il y a les paparazzi et les *Lundi* de toutes sortes qui rapportent le moindre mouvement des stars.

Un philosophe n'est pas une star. Il peut être un personnage influent pendant une certaine période de l'histoire, mais il n'est pas celui qui veut briller devant les foules. Il s'attend à ce qu'on parle de ce qu'il pense et non de ce qu'il est. Or le monde ne se contente jamais de la pensée, il veut de la chair, il veut des faits, il veut du croustillant.

J'avais lu, il y a quelques mois, un article sur la parution en français de la correspondance entre Arendt et Heidegger. On disait qu'ils avaient été amants. On y affirmait qu'on y trouvait l'équivalent, pour le XX^e siècle, de la correspondance d'Abélard et Héloïse. Les couples philosophiques étant rares, il fal-

lait bien s'accrocher à quelques références alléchantes. Une telle affirmation est une grossièreté majeure, une comparaison absolument frauduleuse et boiteuse. J'aime mieux revenir à la première phrase de mon texte : toutes les histoires d'amour sont singulières.

En 1925, Martin Heidegger a 36 ans et Hannah Arendt 19 ans. L'amour les unira pendant quelques années. Une passion pour les idées, une passion pour la nature, pour les longues marches dans la forêt. Ce que nous pouvons lire maintenant, ce sont les restes d'une histoire d'amour. Des restes parce que, vous le constaterez, les lettres restantes sont surtout celles de Martin Heidegger.



Quelques lettres d'Hannah Arendt sont là, mais les autres auraient été détruites. Ces restes sont suffisants pour comprendre que l'homme était amoureux, que la relation fut très intime et profonde.

« C'est mon droit à vivre que j'aurais perdu, si j'avais dû perdre mon amour pour toi, mais c'est de cet amour et de sa réalité qu'il me faudrait faire mon deuil, si d'aventure je me soustrayais à la tâche à laquelle me contraint cet amour. Et si Dieu l'accorde. Je t'aimerais mieux après la mort. » (Lettre d'Hannah Arendt, 22 avril 1928)

Le serment d'une jeune femme. Le serment de l'amoureuse. L'emportement de la passion. De 1925 à 1933, l'amour est là. Il faut lire et relire « Ombres ». Un texte (extrait de son journal?) qui justifie à lui seul la publication de cette correspondance. Une femme amoureuse qui se tient tout près de l'élévation intellectuelle. Hannah Arendt nous donne peut-être ici à comprendre les extases

platoniciennes du célèbre *Banquet* de Platon. L'amour est une idée métaphysique qui peut révéler l'être à lui-même. De la main d'une femme de 19 ans, le texte est absolument troublant.

Après 1933, les brumes s'installent entre les deux. L'engagement nazi, la fuite de l'amante, les rumeurs publiques, le silence de l'homme. Tout contribue à éloigner les amants. Peu importe, au moins nous pouvons voir un philosophe amoureux, ce qui est très rare. Heidegger amoureux n'est pas tout à fait le même. Peut-être plus humain qu'à l'habitude? Lui qui, trop souvent, a manqué d'humanité dans sa vie.

Oui, ils se sont aimés. La chose est certaine. Heidegger écrivait des poèmes. Beaucoup de poèmes. L'homme a si souvent fui dans l'écriture et la métaphysique. Refuge dans les idées. Refuge fragile dans l'écriture. Ne rien dire ou si peu du réel. Ne rien dire ou si peu du mal qui l'entoure. La « clairière de l'être » n'était pas dans le monde. Voici le dernier grand métaphysicien et la première philosophe politique. Ils se sont rencontrés. Ils se sont aimés. L'homme se cache. La femme veut comprendre les délires du siècle.

Mais on se demande, d'une lettre de Heidegger à une autre, si le philosophe a pris le temps de bien lire l'œuvre de son ancienne élève. Il demeure trop souvent silencieux sur ses préoccupations à elle. Il demeure très volubile sur son œuvre à lui et sur la réception de cette œuvre un peu partout et surtout en Amérique. Oui, Heidegger manque d'attention au plus proche. On dirait que le philosophe ne voit rien. De ce qu'elle écrit, il ne dit presque rien, quelques mots parfois.

Les histoires d'amour ne sont pas les déclarations d'amour. Les histoires d'amour viennent toujours après les déclarations. La déclaration d'amour, c'est ce cri lancé à l'autre. Après, il y a le temps, le réel, la vie, les jours qui passent, le siècle qui se défait. La déclaration d'amour qui ne se transforme pas en beauté n'est pas une déclaration d'amour. Ici, on s'en approche un peu. Mais les amoureux vous le diront, il manque toujours de temps pour l'essentiel.

MARC CHABOT

Soirées Relations

À MONTRÉAL

CJF, 25 rue Jarry Ouest, de 19 h à 21 h 30

Le refus du virage entrepreneurial en éducation

LE LUNDI 17 SEPTEMBRE 2001

Avec **Gilles Gagné, Nadine Pirotte et Nicole Frascadore**

La pertinence de la théologie de la libération en contexte néolibéral

LE MARDI 9 OCTOBRE 2001

Avec **Joao Batista Libanio**, jésuite brésilien, théologien de la libération

L'État accro aux profits générés par les jeux du hasard?

LE LUNDI 15 OCTOBRE 2001

Avec **Amnon Jacob Suissa, Jean-Claude Leclerc et Claude Bilodeau**

À QUÉBEC

Chapelle du Musée de l'Amérique française, de 19 h à 21 h 30

Les réfugiés, miroir de notre société?

Bilan et enjeux du 50^e anniversaire du HCR

LE MARDI 2 OCTOBRE 2001

Avec **Judith Kumin, François Crépeau et Jean-Marc Éla**

Renseignements au (514) 387-2541 ou fnduwimana@cjf.qc.ca

Contribution volontaire : 5 \$

Relations

société politique religion

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

4,95 \$ PLUS TAXES

ABONNEZ-VOUS...

UN AN : 30 \$ DEUX ANS : 55 \$

À L'ÉTRANGER (UN AN) : 35 \$

ÉTUDIANT : 25 \$ (SUR JUSTIFICATIF)

par téléphone : (514) 387-2541
par télécopieur : (514) 387-0206
par courriel : relations@cjf.qc.ca
par la poste :

Relations

a/s Mme Hélène Desmarais
25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE (_____) _____

Je désire également envoyer un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$
à la personne suivante :

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE (_____) _____

Montant total : _____ \$ Je paie par chèque (à l'ordre de *Relations*)

Visa Mastercard

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____

SIGNATURE _____

C'est toujours la même histoire.

La Bible, mieux écrite que jamais.



Traduction entièrement nouvelle
par 47 écrivains et spécialistes de la Bible.
Six ans de travail. 3 200 pages.
En librairie le 12 septembre. 59,95 \$.


MÉDIASPAUL


Bayard